

J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1757-1760

Autor(en): **Ischer, Rudolf**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **14 (1908)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-128410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J. G. Zimmermanns Briefe an Haller.

1757—1760

Nach dem Manuscript der Stadtbibliothek Bern herausgegeben
von Dr. Rudolf Fischer.

Den nachfolgenden 25 Briefen Zimmermanns entsprechen bei Bodemann bloß 8 Antworten Hallers, die dessen immer freundliche Teilnahme und unermüdlige Fürsorge zeigen. Die Briefe geben ein anschauliches Bild von der elenden Kleinstädtereier, die dem hochbegabten und ehrgeizigen Manne in jeder Hinsicht, besonders auch in seinem Berufe als Arzt zur Qual werden mußte. Es sind ganz die Stimmungen, die er nachher in mehreren seiner Schriften mit bitterem Humor wiedergab, während sein Freund Wieland ein ähnliches Schicksal zu Biberach in seinen Abderiten poetisch-satirisch behandelte. — Weggelassen wurden im Druck nur die stereotypen Formeln.

107.

(Bern Bd. 50, No. 131).

Monsieur et très cher et très honoré Patron.

J'ai reçu l'honneur de votre lettre du 24 hier au 29. Je remets les gazettes littéraires pour les quelles je vous suis fort redevable, aujourd'hui à la poste, mais je crois que vous ne les aurés que vendredi.

La lecture de ce journal m'a fait renouveler une idée que j'ai eu il y a longtems. Vous avés consacré une grande partie de vos travaux littéraires

à ces feuilles qui ne sont connues qu'à une très petite partie de vos contemporains et qui peut-être seront ignorées de la posterité. Vos articles excellens dans tout genre sont perdu dans un cahos (sic) immense d'extraits bons, mediocres et mauvais. Vos collegues partagent votre gloire, et vous êtes obligé quelque fois de partager leur disgrâce etc. etc. Ne pourroit-on pas tirer tous vos articles qui sont partis de votre main de ces nombreux volumes, les ranger sous des titres convenables et les donner ainsi sous le titre d'une Bibliotheque de son tems au public? Il me semble qu'il seroit facile de trouver un libraire pour cette entreprise.

J'ai cherché en vain dans ce volume de 1756 un extrait de l'histoire de M. Tscharner.

Une chose qui me surprend c'est la reputation de Roederer. Jamais je ne m'y serois attendu. Ces universités d'Allemagne ont souvent fait d'un homme très ridicule un homme celebre.

Je suis bien charmé que votre santé soit retablie à peu près. Le voyage de Chamoseyre fera, aux pluies près, le reste.

Mlle. Haller a eu à peu près le sort dont il est parlé p. 1436 de ces Anzeigen. Ainsi que le prejuge dont vous m'avez parlé doit être detruit et bien detruit.

Les choses vont en merveille en Bohême. J'ai pleuré de joie à la nouvelle de la bataille de Prague. Il me semble presque qu'on doit s'attendre bientôt à une paix. L'inaction de l'armée françoise, les courriers qui vont de là auprès du Roi de Prusse, les succes des armes de ce Prince, tout cela me paroît

fournir quelques probabilités. Quant aux Anglais, je me flatte qu'ils auront toujours de cette guerre un pied de nez.

Comment la querelle de la Prusse avec l'Autriche peut-elle être telle de la religion protestante avec le Papisme? Est-il question de religion dans les cabinets des princes? Ces alliances ne derivent-elles pas plutôt d'une certaine convenance pour le tems present qui ne tient aucunement à la religion? Je voudrais pouvoir abandonner la bigotterie au peuple.

J'ai eu une feuille de votre physiologie qui sera bien au gout de tout le monde. La clarté n'en sera certainement pas le moindre merite.

Quand est-ce qu'on aura les theses de pratique, un ouvrage que je vèux me procurer?

D'où vient Monsieur que vous ne sortés pas? ou comment pouvés-vous être du consistoire 2 fois par semaine et ne pas sortir? On perd tant de tems dans d'inutiles conversations que je vous souhaite de tems à autre une legere incommodité qui vous dispense. Il me semble absit blasphemia verbo! que vos grands seigneurs sont quelquefois aussi fades et aussi ennuyans que les habitans de nos villes municipales. Je ne vois absolument pas comment sans l'aide des lettres on puisse se plaire mutuellement et je suis persuadé que la plupart des ces têtes coeffées d'enormes perruques se soucient aussi peu de lecture qu'il est impossible à un homme de gout de se soucier de leurs affaires.

Vous me parlés de M. Ramspek comme d'un homme absent, où est-il, et qu'est-ce qu'est devenu M. de Brunn?

Frisching et Professeur font deux sons un peu discordants. On dit cependant que c'est un homme de merite. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect

Monsieur et très honoré Patron

Br. ce 30 May 1757.

Votre très humble et très
obeissant serviteur

Zimmermann.

Adresse: A Monsieur

Monsieur de Haller, President perpetuel de la
Société R. des sc. d. G. etc. etc. à Berne.

108.

(Bern Bd. 50, No. 153).

Monsieur etc.

Il y a bien de tems que je n'ai pas eu l'avantage de m'entretenir avec vous. La frivolité inevitable de mes lettres m'a fait sentir qu'il etoit plus sage et plus prudent d'en diminuer le nombre. Avec tout cela j'ai beaucoup perdu, je n'ai pu avoir de vos nouvelles qui m'interessent toujours infiniment, et je ne suis pour ainsi dire en liaison avec qui que ce soit qui auroit pu m'en donner. J'ai pourtant appris que le mariage entre Mlle. votre ainée et M. Haller s'est enfin conclu, et que les deux parties sont contentes; je vous en fais de tout mon cœur mon compliment.

M. Ith a passé ici il y a à peu près 4 semaines venant directement de Londres pour aller prendre les bains de Bade. Il a eu à Londres des vomissements de sang, et ce qui plus est, une fièvre nerveuse qui lui a laissé une espece de paralysie à la

main droite. Je n'ai pu voir ce malheur sans saisissement. Il a pris cependant son parti comme un brave homme et sait supporter son malheur sans s'en inquieter. Comme il ne peut écrire que de la main gauche je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis la dernière fois que je l'ai vu à Bade, je ne sais s'il est de retour à Berne? Il m'a pourtant promis de venir passer quelque tems chès moi.

Comment vont vos travaux Monsieur? Peut-on avoir un volume de la Physiologie? peut-on avoir le 2. volume des memoires sur l'irritabilité? votre portrait? Avés-vous entrepris quelque'autre ouvrage? Viendrés-vous à Kulm? Travaillés-vous encore pour Gottingue? Quel est l'état de cette université? Vous aurés sans doute des nouvelles de ce pauvre pays dont je suis extremement curieux. Que sont devenus M. de Munchhausen et les autres ministres? L'Angleterre laissera-t-elle perir le Duc de Cumberland avec son armée?

J'espere que Madame votre epouse est en bonne santé et quelle commence à aimer sa nouvelle patrie par le calme qui y regne du moins.

M. votre fils m'a fait l'honneur de me communiquer son specimen etc. Il paroît avoir un gout décidé pour la litterature. On souhaite très fort qu'il continue son ouvrage.

M. Haller votre parent à été fort heureux pour avoir obtenu la cure de Moudon, propter causas praegnantas dit-on cependant.

Ma belle mere et ma femme vous prient etc. J'ai l'honneur etc.

Br. ce 7 Sept. 1757.

J. G. Zimmermann.

Me. Meley a chanté le Te Deum lorsque je lui ai annoncé le mariage de M. le greffier Haller.

109.

(Bern Bd. 50, No. 156).

Monsieur etc.

Je me hate pour vous envoyer les 14 francs que je devois à M. Bousquet sans y avoir plus pensé. Vous aurés la bonté Monsieur de m'en faire un reçu.

Oserois-je vous prier de m'avertir quand on pourra voir le 1. tome de la Physiologie? J'apprends avec plaisir que tous vos ouvrages sont en train à peu près.

Faites-moi la grace Monsieur de me dire ce que l'on a écrit et ce que l'on a écrit de mieux sur l'expérience dans la medecine, et sur ce qui en fait l'essence et le caractere quand elle doit être sage et heureuse? Je n'ai la dessus que la dissertation des medecins de Breslau qui ne me plait pas, Bacon, quelques traits epars par ci par là et quelques idées. J'ai dessein de traiter cette matiere en forme de Lettres adressées à un jeune medecin, et vous me rendrés un grand service si vous vouliés bien m'indiquer ce que je pourrois faire de cette matiere de mieux, et ce qui plus est, ce que vous en pensés vous même.

J'ai l'honneur d'être etc.

Brugg ce 12 Sept. 1757 G. Zimmermann.

110.

(Bern Bd. 50, No. 160).

Monsieur etc.

J'apprends avec un plaisir infini que le 1. Tome de la Physiologie se debitera dans une quinzaine de

jours. J'en ferai aussitôt l'acquisition. Le portrait va arriver, mais on dit que l'ébauche en a été, comme vous me le marqués aussi, abominable. Le travail de Moerikofer vaut toujours le mieux.

Si on n'a pas écrit sur la notion abstraite de l'expérience, je n'en suis pas fâché, mais je suis fâché de devoir ignorer ce que vous en pensés.

Le voyage de Kulm auroit été inmanquablement suivi d'une goutte. Mais je crains qu'à la fin ce que vous y cherchés, ne se trouvera plus.

M. Bunge (?) m'a fait l'honneur de me venir voir le même jour que j'avois reçu votre dernière lettre, cest une autre espece que M. son frere le medecin.

Sans doute qu'il vaut mieux voir examiner des enfans à Berne que d'être à Gottingue. Cette pauvre Allemagne est bouleversée furieusement. Que pensés-vous pourtant de cet illustre malheureux, le Roi de Prusse? faudra-t-il lacher la Silesie? au moins faut-il commencer par la prendre et cela n'est pas fait encore.

C'est apparemment la maladresse des faiseurs d'expériences français qui leur fait trouver des resultats differens des votres. On a longtems douté de la verité de celles de Leuwenhoek parce qu'on ne savoit pas les faire comme lui.

Je me suis informé de ce M. Imhof. Sa conduite est sans reproche depuis qu'il est marié, il se peut bien qu'étant etudiant, il ait fait comme les autres. D'ailleurs on est fort content de ses travaux en qualité de maitre d'école.

Vous avés vu M. Ith auquel les bains de Bade

ont fait un bien merveilleux. Il y appris à écrire même avec la main droite.

Quelles nouvelles a-t-on de M. de Voltaire? Il est fort de vos amis. Voici ce qu'on m'écrit du Pays de Vaux. «J'ignore quel rang M. Haller assigne à M. de Voltaire dans la République des lettres, mais je sçai bien que M. de Voltaire le met à la tête de tous les grands hommes vivants, il me l'a dit vingt fois, il l'a dit à tout Lausanne, à tout Geneve, et l'a écrit à Paris.»

Br. ce 12 Oct. 1757.

Zimmermann.

111.

(Bern Bb. 50, No. 163).

J'ai une grace très particulière à vous demander. Il m'importe infiniment d'être éclairci sur un point de la Litterature Chinoise par rapport à une brochure que j'ai sous presse, personne ne peut en Suisse m'éclaircir là dessus que vous, et je me flatte que vous conservés assés d'amitié pour un disciple qui vous est ci vivement attaché pour ne point me refuser.

Il s'agit de l'antiquité de la monarchie de la Chine. Mon but est de la reduire à aussi peu de chose que possible, j'ai trouvé pour cela un passage très favorable dans les Götting. Anzeigen dont j'ai fait usage. La description de la Chine du P. Du Halde vient de me tomber entre les mains, et me fait naitre des doutes et des objections qu'il faut resoudre. C'est une chose que je ne sçais pas, et que vous savés parceque vous savés à peu près tout ce qu'on peut savoir.

Voice le passage der Götting Anzeigen 1754 Vol. 1. p. 101: „Der Herr von Voltaire fängt mit China an, wovon er versichert, daß seine Einwohner eine zuverlässige Zeitrechnung haben, die 2155 Jahre älter seye, als Christi Geburt, und daß die Monarchie selber nothwendig noch viel älter sein müsse. Er nimmt also des Se ma cien fabelhafte Mythologie und die von den Jesuiten herausgegebenen Sonnen- und Mondfinsternissen vor richtig an; aber diese letzteren sind augenscheinlich falsch ausgerechnet, und Se ma cien wird von allen Kunstrichtern in China für einen fabelhaften Scribenten angesehen. Die wahre chinesische Geschichte fängt nach allen ernsthaften Verfassern derselben und insbesondere nach der Chronologie des Unterkönigs Nien hy Jao nicht eher an als mit dem Kaiser Guei Lie Wang, der ungefähr 424 Jahr vor Christi Geburt geherrscht hat.“

La fausseté du calcul des eclipses est prouvé dans les transactions philosophiques No. 483, mais il y a d'autres choses qui m'embarassent. Oserois-je vous prier Monsieur et très honoré Patron de vouloir bien m'eclaircir sur les doutes suivants, et de me repondre dans le même ordre dans lequel je les propose?

1. Comment prouve-t-on que Se ma cien (ou Se ma ouen kong, ou Se ma konang ou Se ma quang ce qui est apparemment la même chose) est un auteur fabuleux pendant que dans l'histoire de la Chine il est appellé un des plus habiles historiographes de l'empire (Du Halde T. 1. p. 426 Edit. d'Hollande)?

2. Qui sont ces critiques de la Chine qui traitent Se ma cien d'auteur fabuleux? par quel temoignage leur autorité est-elle constatée?

3. Qui sont (outre Nien hy Jao) ces auteurs serieux de l'histoire de la Chine?

4. Comment peut-on mettre Nien hy Jao au dessus des historiographes de la Chine les plus celebres, pendant que Du Halde dit (T. 1. p. 21, 22 de la preface) que ce seigneur n'a jamais eu et ne s'est jamais donné la reputation d'historien et que selon le même Jesuite il seroit veritablement offensé s'il croyoit qu'on le soupçonnât d'avoir avancé ou d'avoir même proposé le retranchement de tous les regnes qui ont precedé celui de Lie vang? Il n'y a aucun Chinois, dit le Jesuite, qui osât publier ce paradoxe, si contraire à l'opinion reçu de regne en regne dans toute la Chine!

5. Comment faut-il refuter le temoignage de Confucius qui parle en termes exprès de ces trois premieres dynasties (Du Halde T. 1. p. 23 de la preface)? Ce seul temoignage, dit le P. Du Halde, suffiroit pour couper la tête à quiquonque oseroit dire qu'il faut retrancher ces 3 familles imperiales de l'histoire Chinoise.

6. Comment Nien hy Jao peut-il être cité comme une autorité contre Se ma cien, pendant que Du Halde dit (T. 1. p. 22, 23 de la preface) qu'il n'a fait autre chose que copier Se ma cien même?

Je prevois Monsieur que vous vous fachés de la peine que je vai vous causer, mais elle sera très petite pour vous et me sauvera d'un mauvais pas que j'ai fait et qu'il faut redresser sur le champ. Ma brochure s'imprit tout de suite et je vous prie en grace de me repondre encore cette semaine.

Vous avés dit: China ist nichts weniger und ist

auch niemals dasjenige gewesen, wozu es aus eigenen Absichten die Jesuiten gemacht haben. Anson, Le Gentil, Riccius (?) und andere neue Reisende haben es nach dem Leben abgemahlet. Ceci me fait esperer que vous me montrerés bien aisément les faussetés dans le raisonnement du P. Du Halde. Je ne connois ni Le Gentil ni Riccius. Qu'est-ce qu'ils ont écrit, où et dans quelle forme leurs ouvrages ont-ils paru?

En vous demandant mille et mille pardons de la peine que je vous cause, et vous priant encore instamment de me tirer de mon embarras, j'ai l'honneur de me dire etc.

Brugg ce 24 Octobre 1757. Zimmermann.

112.

(Bern, Bd. 50, No. 167).

Vous m'avez rendu un très grand service en m'envoyant ce volume des Transactions qui m'a levé à la fois tous mes doutes et qui m'a fait revenir de mes erreurs. Je l'ai gardé jusqu'ici parceque je n'ai pas osé vous le renvoyer par le mauvais tems de crainte qu'il ne soit mouillé, il part aujourd'hui par le même courier et sera remis au coche à Arau.

Je connoissois Riccius et je l'avois cité même sans le savoir. L'article der Götting gel. Zeit. étoit dans ma memoire, je n'avois oublié que le nom de l'auteur dont la dissertation y est annoncée.

Pour Gentil je ne l'ai jamais vu, et j'en connois pas le titre.

Vous me faites voir Monsieur qu'il y a de l'inconvenient à écrire sans les secours nécessaires. Helas cela n'est que trop vrai, et ne merite-on pas

un peu de charité par cette raison là? Vous venés de l'avoir à mon egard, et je vous en ai une très grande obligation.

Tout le monde demande des nouvelles de la Physiologie, on voudroit bien que ce mechant portrait restat à Paris.

Le trait des Houynhnms et des Jahoos appliqué aux François et aux etrangers est excellent, si vous m'en aviés fait part plutot, j'en aurois fait la paraphrase au long et au large. Peutêtre que cela se pourra un jour.

Ayés la bonté Monsieur de me dire ce que c'est que cette maladie de M. le baillif Herbort, dont on me parle si singulierement.

Toujours des questions. Quelles nouvelles y-a-t-il de ce miserable pays de Hannover? A quoi les professeurs s'occupent-ils à Gottingue? qu'est-ce que sont devenu Messieurs les ministres de Hannover?

M. Simler auteur d'un ouvrage *Beiträge zur helvetischen Kirchengeschichte* me supplie de lui procurer des lumieres sur l'établissement de la maison des orphelins que vous venés de faire à Berne. Je lui ai dit que je n'en ferai rien sans votre permission. Je vous demande donc Monsieur si j'ose lui faire parvenir le plan que vous avés dressé pour cet ouvrage salutaire, il est entre mes mains depuis plus d'une année? Si cela est, je vous prie d'ajouter un precis de ce qui s'est fait du depuis, et comment votre plan a été executé? Le tout seroit imprimé je pense dans les *Beiträge*.

Br. ce 12 Nov. 1757.

Ziimmermann.

113.

(Bern, Bb. 50, Nr. 168).

J'ai ouvert votre lettre avec une certaine inquiétude. On m'a dit que le baillage d'Yverdon aura été donné lundi passé, et qu'il n'y avoit de pretendants que vous et M. de Moiry. Comme vous n'en dites rien, il faut que ce soit faux.

Il y a aujourd'hui huit jours que nous avons reçu par des voyageurs venus de Strassbourg la premiere nouvelle de la defaite des François par le Roi de Prusse; vous l'aurez appris je pense le lendemain. Ce matin j'ai lu des extraits de 7 lettres ecrites d'Erfurt et d'Eisenach à differents negociants d'Arau, et une 8^e d'un officier François datée d'Erfurt. Voici quelques circonstances qui ne sont pas trouvé encore dans les gazettes. L'armée des alliés se preparoit à attaquer le Roi, mais il les prevenit. Les Prussiens commencerent avec l'artillerie et un feu d'infanterie epouvantable, les François avancerent vivement sur eux. Le feu des Prussiens cessa aussitot, on mit la bayonette (de tous cotés) au bout de fusil. Les François furent enfoncé dans l'instant, la (!) massacre fut generale, et tout se debanda. La bataille n'a duré qu'une heure et demi. De toutes les batailles que le Roi de Prusse a livré, jamais il n'a perdu aussi peu du monde qu'à present. Le Prince de Soubise a eu un jeune page tué à ses cotés, le Prince d'Hildburghausen a un bras emporté. Plusieurs generaux de l'armée combinée sont tué. Une grande partie de l'artillerie est resté sur le champ de bataille, et on fut obligé d'abandonner ce qu'on avoit retiré, à Cobourg. On

ecrit que les François arrivoient tous debandés à Erfurt et à Eisenach, qu'il n'y a plus d'ordre parmi eux, que la consternation est generale, et que le Roi de Prusse avec toute son armée est immediatement à leurs trousses. Voici la lettre de l'officier François d'Erfurt. «Je viens de recevoir la triste nouvelle de notre defaite. J'ai ordre de me retirer avec mes gens sur Eisenach. Le quartier general de l'armée sera à Langesalze. Richelieu vient à nous.» Si je vivois à Berlin je ferois paroître la semaine qui vient une brochure intitulée *Empfindungen eines Franzosen bei der Schlacht von Weisfenfels.*

J'enverrai donc à M. Simler le plan du *Wahsenhaus*, et je lui dirai de s'adresser à M. votre fils pour le reste.

Vous n'êtes pas entré Monsieur dans le veritable sens d'une reflexion que j'ai faite dans ma dernière lettre; je m'exprime souvent si mal que je n'en suis pas etonné. Vous m'avez dit dans votre precedente «Vous voyés qu'il y a de l'inconvenient à écrire sans les secours necessaires». Je reponds à ceci hélas ne merite-t-on pas un peu de charité par cette raison là! C'est à dire: un homme qui manque de secours, et qui est d'ailleurs appliqué, ne merite-t-il pas qu'on lui fournisse ces secours, qu'on lui prête de tems en tems un livre etc. etc. Pour de la charité en fait de critique, je n'en demande ni au public, ni à qui que ce soit. Si la critique est solide et raisonnable, elle me fait un plaisir infini, si elle est superficielle et mauvaise, je la meprise, si elle est malicieuse, je suis en même

de la relancer. Je ne crains un mauvais plaisant (comme vous en avés une foule à Berne) pas plus qu'un soldat Prussien ne craint un François.

Je pensois bien que M. Herport avoit simplement eu une gangrene aux extremités. On a écrit à M. Tscharner que tout son corps tomboit en pieces.

Si la physiologie se vend, je l'aurois aussitot.

Br. ce 17 Nov. 1757.

Zimmermann.

114.

(Bern Bb. 50, No. 172.)

Mon poste de medecin de notre ville m'oblige de donner des leçons aux sages femmes. Il y en a une qui vient de mourir, et comme plusieurs creatures s'offrent de la remplacer, toutes également ignorantes, je crois d'autant plus devoir leur donner l'instruction necessaire. La difficulté est de me mettre à la portée de ces gens là, et d'avoir moi-même un guide qui en eloignant les theories inutiles m'apprenne à m'expliquer avec brieveté, netteté et simplicité. Voudriés-vous bien me faire la grace Monsieur de me prêter pour cela un auteur Anglois intitulé *The art of midwiftry, or the midwifes sure guide* by George Counsell, London, 1752. 8^o, et m'indiquer en même tems quel livre allemand je pourrois mettre entre les mains de ces femmes pour qu'elles se familiarisent par elles mêmes avec les preceptes d'un art aussi difficile. Je suis pressé Monsieur et j'espere que vous m'accorderés les graces que je vous demande par ce fonds de bienveillance qui caracterise votre façon d'agir envers tout le monde.

Brugg ce 10 Dec. 1757.

Zimmermann Dr.

115.

(Bern Bd. 50, No. 174.)

Es trägt sich heute für mich eine sehr bedenkliche Sache zu, die für mich von einer sehr schlimmen Folge, durch Dero nachdrucksvolle und eifertige Vermittlung aber zu meinem größten Glücke behilflich sein kann.

Der heutige Tag ist bei uns angefehzt gewesen einen Kleinweibeldienst zu vergeben, der in der vorigen Woche vakant geworden. Es haben sich zu demselben zwei Mitglieder unseres großen Raths, ein Glied der sogenannten Kleingloggen und einer aus den Bürgern hervorgethan. Alle besitzen denselben zu begehren das gleiche Recht. Dem Ansehen nach sollte ein Mitglied des großen Raths, der sich freiwillig dazu angeboten, diese Stelle davontragen, in welchem Falle ich die beste Hoffnung gehabt hätte, denselben hinwieder zu ersetzen und in die Zahl der Zwelfer, den sogenannten großen Rath befördert zu werden.

So groß nun die Anzahl meiner Freunde und Gönner war, so heftig war hingegen der Neid derjenigen mißvergnügten und unruhigen Köpfe, die mich sowohl für das gegenwärtige als das zukünftige zurückzusehen und mein Glück nach allen ihren Kräften aufs äußerste zu hemmen trachten. Sie sehen es für eine Ungerechtigkeit an, daß kaum vor einem halben Jahre Herr Johann Jakob Zimmermann, der einige Sohn Herrn Schultheißen Zimmermann, ein scharfsinniger, gelehrter, und durch sein vortreffliches Kenntniß der Rechte überhaupt und unserer Constitution insbesondere unserem Publiko ungemein nothwendiger Mann gleichwohl einmüthig in den großen Rath befördert worden und nun sogleich mich zum Nachfolger haben solle. Sie glaubten

es wäre aller Billigkeit zuwider gehandelt, wann ich zu einer Zeit sollte befördert werden, da so mancher wackere Handwerker mir entgegengesetzt und billig vorgezogen werden könnte. Das Mißvergnügen, das Herr Doktor Wätterli schon eine geraume Zeit wider die Person meines besondern Gönners und schätzbaren Anverwandten, des Herrn Schultheißen Zimmermann auf eine heftige und ausschweifende Weise bloß darum hatte blicken lassen, weil derselbe nicht gleich bei seinem Eintritt in diese Stadt zu allen möglichen Chargen war erhoben worden, schlug mit den schon angeführten Gründen zusammen, formierte einen Complot und stürzte folgendermaßen unsere heutige Wahl und mein soviel als gewisses Glück. Samuel Schillmann und Abraham Kengger beide Stadtbötte traten auf, meldeten sich für den Kleinweibeldienst an und protestierten, daß ein Mitglied des großen Rathes in der Fähigkeit sein könne, denselben gleichfalls zu begehren. Man las ihnen hierauf aus dem Rathesprotokoll vor, daß diese Wahlfähigkeit durch ein gleichmäßiges Exempel von 1733 erwiesen und bekräftiget sei, da der nunmehr verstorbene Kleinweibel Fröhlich als Mitglied des großen Rathes neben andern Prätendenten von der Kleingloggen wirklich zu einem Kleinweibel ohne Widerrede war gewählt worden. Sie begnügten sich hiemit nicht und schlugen unsere gnädige Landesobrigkeit dar.

Die tiefe Ehrfurcht, die bei dem bloßen Ausdrucke dieses geheiligten Namens unsere Gemüther rührt, hieß uns stille sein, die Wahl aufschieben und den Verlauf der Sache unserer gnädigen Herren in aller Unterthänigkeit durch die heutige Post noch überschreiben. Ich habe die Ehre, dieses insbesondere gegen Ew. Hochwohl-

gebohren zu thun und dieselben gehorsamst zu bitten, daß Sie durch ihre hohe und nachdrucksvolle Vermittlung mit ihrem möglichsten Credit uns gegen das ungestüme Wesen unserer tollen und unbegründeten Bürger schützen, unsere Constitution handhaben und unsere Rechte, Freiheiten und bisher gutbefundenen Gewohnheiten vertheidigen helfen. Ich erwarte für unser gemeines Wesen von derselben Person alles, was dero edles Herz, dero großmüthige Gesinnungen und über alles dero bekannte und verehrungswürdigste Liebe für Gerechtigkeit zum voraus mir versprechen.

Was mich insbesondere betrifft, so kommt alles darauf an, daß dieselben durch dero kräftiges Bemühen bei Ihr Gnaden Steiger und übrigen Herren Häuptern eine geschwinde Antwort gegen das heute von der Stadt an die hohe Oberkeit abgelassenen Schreiben bewurken, in welchem Falle ich bei der bis dahin noch unveränderten Verfassung der Gemüther meiner Freunde ohne Noth kann promoviert werden, weil unstreitig u. G. S. die Mitglieder des großen Raths wie bisher zum Kleinweibeldienst für wahlfähig erkennen werden. Verzieht sich die Antwort, so geht alles darunter und darüber, und mein gegenwärtiges und zukünftiges Glück ist verschüttet.

Ich habe die Ehre mit der tiefsten Hochachtung zu verbleiben u.

Brugg, den 26. Dez. 1757.

Zimmermann Dr. M.

Ich habe Briefe gleichen Inhaltes geschrieben an M. G. G. S. H. Benner Dugspurger, Herr Benner Freudenreich und Herr Rathsherr Fellenberg.

116.

(Bern Bb. 50, No. 175.)

J'ai pris la liberté lundi passé de vous écrire une lettre extrêmement pressante dans un cas fort pressant. J'espérai de recevoir aujourd'hui une réponse, et je fus très capot lorsqu'il n'y en eut point. Vous pouvés me rendre Monsieur et très cher Patron dans cette occasion les plus grands services et fixer ma fortune à jamais. 1.) Si M. l'avoyer Zimmermann voit par vos lettres (que je lui communiquerai) que vous avés pris quelque interet à cette affaire, et si quelques autres seigneurs aux quels j'ai eu l'honneur d'écrire le tout, de même, il ne manquera plus rien à mon credit auprès ce parent. 2) Si L. L. E. E. nous rendent une promte justice contre ces coquins qui n'ont aucune ombre de raison pour eux, on procedera à l'élection, je serois membre du grand conseil et peutêtre dans peu conseiller.

L'apparence d'un avancement aussi prompt est precisement la raison qui a fait agir directement et indirectement contre moi. On a cherché cette chicane pour me culbuter. Notre magistrature a manqué de fermeté, et comme on n'a absolument rien fait que ce que notre constitution permet, il me semble qu'on n'auroit point dus'arreter à une protestation aussi injuste.

L. L. E. E. ont écrit aujourd'hui qu'on leur envoie les plaintes de ces gens, on le fera incessamment. Tout ce qu'ils auront à dire, c'est qu'il n'est pas juste qu'un autre leur enleve ce poste parce qu'il leur faisoit plaisir aussi. Chacun a le droit d'y pretendre, et un bourgeois ou un Kleinglögger n'y a pas plus de droit qu'un douzenier.

Plus que l'on differe à remettre cette election en train, plus il y a à risquer pour moi, et ce qu'il y a de plus desagreable, à vous soit-il dit, c'est que cela m'a causé déjà assés de depenses.

Brugg ce 29 Dec. 1757.

Zimmermann.

117.

(Bern Bb. 51, No. 2.)

Je prends la liberté de vous presenter un petit ouvrage de ma façon qui a été sous presse depuis le commencement du mois d'aout. Permettés-moi que je vous raconte une anecdote qui le regarde, mais je vous prie de ne pas la laisser aller plus loin. J'avois dedié cet ouvrage à M. le banderet Ougspourger d'une façon extremement polie et flatteuse, sans bassesse. L'exemplaire étoit parti le 5 Janvier pour Bienne. Voici la reponse de ce seigneur.

Monsieur.

Votre ouvrage intitulé Nationalstolz m'est parvenu hier. J'en ai lu la Dedicace avec etonnement, et je suis fâché de vous dire que je ne scaurois trop tôt la desavouer. Vous pensiés par cette piece me donner une preuve de votre estime, cependant son contenu contre votre intention sans doute ne peut que me faire un tort infini. Ce sera le reparer en partie en la retranchant des exemplaires dont vous restés le maître. Au plus serieux n'y manqués pas, si au moins vous desirés conserver les sentimens d'amitié avec les quels j'ai l'honneur d'être encore à cette date etc.

Ougspourger.

Vous pouvez vous imaginer combien que j'étois frappé d'un accueil aussi inattendu. Deux exemplaires étoient laché, l'un à M. le banderet Freudenreich, l'autre à M. le gouv(erneur) Tschanner. J'ai redemandé le dernier et j'ai prié M. Freudenreich d'en bruler la malheureuse dedicace. J'ai oté de tous mes exemplaires la dedicace, la preface, et la table qui sont inseparables et j'ai conjuré Heidegger d'en faire autant. J'ai demandé à M. Ougspourger très humblement pardon des sentimens d'estime et de respect que je lui portois, et je l'ai prié instamment de ne pas me vouloir du mal de ce que je pensois si bien à son egard.

Je vous ai nommé p. 10. La compagnie que je vous donne est assés mauvaise, mais ce n'est que pour le contraste. *Seine Zeit im Großen Rath verderben* est dit par tel de vos disciples que j'ai cité quelques lignes plus haut. Des esprits foibles pourroient s'arreter à cette bagatelle.

J'ai cent soupçons pour expliquer la conduite de M. Ougspourger, je n'en parlerai point. Qu'en pensés-vous Monsieur? Ne pourriés-vous pas, vous qui aimés tant à faire du bien, le reconcilier avec un homme qui assuremment est très à plaindre d'avoir si mal réussi auprès de lui?

Hier un courier extraordinaire de Vienne passa ici avec un paquet adressé à Messieurs Fischer à Berne. A chaque poste il demanda qu'on lui marque l'heure de son arrivée. Oserois-je vous demander ce que c'est?

Brugg, ce 14 Janv. 1758.

Zimmermann.

J'ai vu aujourd'hui une lettre d'un de mes bourgeois qui est capitaine lieutenant au regiment Jenner. Elle est datée du 5 Janvier d'un village près de Celle. Vous ne pouvés rien vous imaginer de plus lamentable que la façon dont il écrit, ni de plus miserable que l'état de cette armée. 6000 hommes, dit-il, on péri pour le moins par le froid et les maladies qu'il a fait naitre. On conte selon lui l'armée de Richelieu diminuée de plus d'un tiers, et elle doit être en si mauvais état que les François eux-mêmes croient généralement qu'il sera impossible de resister au grand Frederic, s'il juge à propos de venir à eux. Le regiment Jenner a été commandé pour l'attaque d'un des faubourgs de Celle qu'occupoient les Hannovriens.

118.

(Bern Bb. 51, No. 3.)

Je vous rends mille graces Monsieur et très cher et très honoré Patron de l'attention que vous avés à me rassurer sur le petit desastre qui m'est arrivé avec M. O. Cet accident ne sera pas sans utilité chés moi, s'il m'engage à ne plus rien dedier à qui que ce soit.

Il faut bien que je me sois mal expliqué au passage en question. Ce n'est pas moi qui dis que vous perdés votre tems au grand conseil, ce sont les sots qui pour un amour décidé pour de certaines sciences ne font pas assés de cas du senateur, de l'homme d'état, voilà ma pensée. Votre raisonnement est fort juste, mais il porte non pas sur moi, mais sur les anatomistes, botanistes etc. Je vous prie de me parler aussi sincerement de tout le reste

et surtout de l'ouvrage en general. Vous me faites le plus grand honneur quand vous voulés bien me critiquer.

Rien de plus admirable que cette reflexion que vous me faites qu'il ne faut pas etendre nos vues au delà d'une mediocrité dans nos maux etc. J'en sens tous les jours la justesse, il n'y a pas un jour dans la vie que je ne lutte contre quelque pensée desagreable, et je vois bien qu'il faut être content pour peu que notre etat soit supportable.

Le courier dont j'ai eu l'honneur de vous parler aura peutêtre porté des lettres pour demander de l'argent à L. L. E. E. La cour de Vienne ne peut qu'en avoir grand besoin.

Je suis bien charmé qu'on ait recommencé à vous payer votre pension de President. Mais comment cela se peut-il, et d'ou peut-on tirer cet argent ? Tous les professeurs de Gottingue seront desoeuvré à présent à ce que je pense, je vous prie très fort Monsieur de me dire ce que vous savés de l'etat présent de cette Université.

J'ecris par la poste d'aujourd'hui à M. votre fils en lui envoyant mon livre. S'il est encore à Bienne, je vous prie Monsieur de faire en sorte que ce paquet lui parvienne pour que M. O. puisse voir que j'ai executé ses ordres.

Je vous plains beaucoup d'être si accablé de travail. Ni a-t-il plus ni de liberté ni d'aisance pour vous dans le monde ? Helas Monsieur que vous seriés heureux si vous etiés gouverneur de Königsfelde ? M. Tscharnier malgré ses batimens et ses lettres de rente a tout le tems de s'y ennuyer mortellement.

Ce seroit avec bien du plaisir que je reverrois Berne parceque ce seroit pour avoir l'avantage de vous voir. Mais il n'en sera selon toutes les apparences jamais question. Mes affaires toutes petites qu'elles sont ne me permettent pas de faire des voyages de plaisir parceque je ne leur donne pas moins d'attention qu'on n'en donne aux grandes. Il est vrai que je manque totalement d'instruction sur ce que vous me conseillés d'apprendre et ce que je souhaiterois en effet très fort de savoir.

Expliqués-moi Monsieur par quel singulier hazard le grand Frederic peut adresser des vers très polis et tres flatteurs au grand Duncce à Leipzig? Comment ce Roi peut-il s'entretenir de 3 heures de suite avec cet homme? Vous avés eu l'extrait de la lettre sans doute que Gottsched a ecrit là dessus à M. d'Alembert. Elle se trouve dans le Mercure de Neufchatel pour le m. d. Decembre 1757.

Brugg ce 25 Janv. 1758.

Zimmermann.

Cette lettre a eté retardée. J'ai reçu une reponse de M. votre fils. Je souhaite que la tempête dont il me croit menacé, tant de la part du souverain que de la part des particuliers, à cause de mon Nationalstolz, ne lui attire des maux de tête ou des indigestions qui ne se guerissent pas facilement dans cette saison.

119.

(Bern, Bd. 51, No. 6.)

Il ne faut pas être surpris si mon livre, comme vous dites, a fait quelque bruit à Berne, c'est bien

naturel dès qu'au lieu de Chinois on lit Bernois, au lieu de François on lit Bernois, au lieu de Japonois, de Lapon etc. on lit toujours Bernois, en un mot qu'on traite un livre qui a pour objet la plupart des nations, de satire contre les Bernois. Je comprends combien on est ridicule dans ces Republicques sur le moindre trait qui echappe, sans y penser même, à un auteur, et je me garderai bien dans la suite de donner occasion aux plaintes les plus legeres. Si je visois à la celebrite Monsieur je ferois mieux ma cour à mes lecteurs. J'ecris parceque je n'ai d'autre amusement ici que celui d'ecrire. Pour ces morceaux reconnaissables il y en a à chaque page; peut-on creer des faits historiques? Celui qui est tiré de Voltaire est bien annoncé comme un morceau de Voltaire, je cite un Chinois qui a dit telle et telle chose, ce Chinois ne peut être que le Chinois de Voltaire parceque le conte est de son invention; il est sans doute burlesque et sans doute faux. Au reste vous avés fort raison de me conseiller de laisser reposer ma plume, l'art d'ecrire est si difficile, nos amis et nos ennemis si fort conjurés à nous perdre qu'assurement il n'y a du salut que dans ce repos même. Mon but est à present d'effacer peu à peu les fautes du passé et de me preparer de longue main à quelque chose de mieux. Mais je suis si souvent interrompu par la pratique que je ne trouve pas seulement le tems pour cela.

Je suis etonné de ce que vous me dites que vous êtes presque aussi mal qu'à Gottingue sans avoir ni les honneurs ni les revenus que vous y avés perdu. Je vous croyois entouré d'amis, content

et heureux autant qu'un philosophe doit l'être et le peut être.

M. Tissot m'a fait present de son dernier ouvrage. Je l'ai lu avec une très grande satisfaction.

C'est avec bien du plaisir que j'ai appris qu'on projettoit d'établir à Berne une imprimerie raisonnable, il est tems qu'on y publie autre chose que des allmanachs et des mandats. M. Tscharner a bien voulu me choisir pour les traductions qu'on souhaitoit d'y faire faire. J'ai consenti à condition que les livres soyent de mon choix et que je ne sois obligé que de traduire en allemand.

Paque approche et je suis fort intriqué pour la continuation de mon poste de medecin de Koenigsfelde que je n'ai arraché à M. Tscharner à l'exclusion de M. Fuchslin, de M. Vätterli, du bourreau de Bade et de Bremgarten que l'année passée. Scait-on pour sur que M. de Watteville prendra ce baillage? et comment pourrois-je m'y prendre Monsieur pour prevenir M. Fuchslin et M. Vätterli qui n'est connu cependant dans Berne que de M. de Werth, baillif de Bure? J'espere que le Nationalstolz n'empêche pas que je ne sois en état de traiter les malades de Koenigsfelde dans la suite aussi bien que par le passé.

Brugg ce 18 Fevrier 1758.

Zimmermann.

120.

(Bern Bd. 51, No. 8.)

Non maledicere de Domino Priore, faire son devoir tellement quellement et laisser aller le monde comme il va, est selon Voltaire une ancienne ma-

xime des moines, vous me la recommandés en partie, et je vous promets que je serai quant à cela moine tant qu'il vous plaira.

Vous avés raison Monsieur de dire qu'il convient de menager des personnes dont on a besoin. La maxime est très bonne, mais j'ai assés de presumption pour croire qu'un homme sensé qui me connoitra personnellement ne pourra pas être mon ennemi; ainsi je reitere mes instances pour vous prier Monsieur de me recommander pour ce poste de medecin au nouveau gouverneur de Koenigsfelde et de vouloir bien agréer que je me recommande moi-même à vous si vous devés l'être. M. Fuchslin et M. Vätterli feront des efforts pour m'arracher cet avantage, et ils seront très empressés pour cela aussitôt que le sort aura décidé. Si un seigneur de Melune devoit l'être, je sens bien que ce n'est pas un homme auquel vous pourriés parler, mais c'est un homme auquel on pourroit faire parler. Le Bon Dieu nous en preserve et de quelques autres encore.

J'ai refusé fort innocemment à M. Tscharner mon ami de faire les traductions en question parce que je crains le ridicule, et que je n'ambitionne pas les sifflets de M. Bertrand et quelques autres membres de la société. Je n'entend(s) pas le françois, et ceux qui l'entendent même sont souvent condamné pour une faute aussi simple que legère.

M. Bertrand ayant ouvert le livre sur les progrès des Allemands par M. de Bielefeld trouva l'expression fraiche liqueur. Fraiche liqueur, dit-il, ah su-re-ment je ne le lirai pas! Je pourrais citer d'autres exemples, mais ils susciteroient des chagrins à cet

ecclesiastique respectable. D'ailleurs ces sortes de traductions me couteroient trop de tems et tout petit homme que je suis, je n'ai certainement pas du tems de reste, surtout depuis que j'ai le malheur d'avoir des yeux extrêmement foibles qui depuis quelque tems ne m'ont pas permis de faire la moindre chose à la chandelle. Pour ce qui est de mes propres ouvrages je ne fais qu'y penser de tems en tems et j'y travaille rarement. Toute mon ambition me porte à me laver des fautes que j'ai commis jusqu'ici et à meriter dans la suite l'estime des personnes qui à présent me meprisent.

Le procès de M. Morlot fait assurément honneur à l'état.

Quelles nouvelles je vous en supplie a-t-on du Pays de Hannovre? On nous écrit lettres sur lettres que les Prussiens se sont emparé de Gottingue et de Celle.

J'ai enfin reçu la Physiologie de Lausanne. Je me joins à toute la republicue des lettres pour faire des voeux pour une vie aussi utile et importante que la votre. Jusqu'à quel chapitre avés-vous poussé votre travail? Quand paroitra le volume qui traite du cerveau et des sens?

Br. ce 11 Mars 1758.

Zimmermann.

121.

(Bern Bb. 51, No. 11).

Je n'ai pas été assés presomtueux pour croire que vous deviés avoir le baillage de Koenigsfelde parceque cela m'auroit fait plaisir, mais j'ai eu un très grand chagrin lorsque j'ai vu que vous ne pou-

viés plus l'avoir. Je suppose cependant que Roche ne deplait pas, vous y aurés du loisir, des plantes et un revenu fix de 10,000 L., je vous en felicite de tout mon coeur, et j'en felicite en même tems votre famille, les lettres et ceux qui les aiment.

Il n'y a eu que du bonheur dans votre famille, mais je suis surpris que personne ne l'ai disputé à vous. D'où vient Monsieur que vous n'aviés aucun concurrent pour un baillage qui assurément n'est pas mauvais?

On me dit que ce Monsieur Hackbrett est un homme tranquille, a harmless creature, et Madame une femme fort raisonnable. Je suis charmé que le Bon Dieu nous ait preservé de Mess. de Mel., H. S. et Z. Oserois-je vous recommander derechef mon affaire, Monsieur et très honoré Patron, je crois qu'il ne sera pas fort difficile de gagner M. Hackbrett.

Comme je suis fort occupé avec mes malades, je n'ai pas pu encore retoucher votre vie. M. Herrliberger est l'homme du monde le plus pressant quand il s'agit du travail d'autrui et plus lent quand il s'agit du sien propre.

Comment puis-je temoigner ma reconnaissance à M. de Bonstetten? que ce soit par tout ce que vous voudrés, mais non pas par une dedicace. Est-il permis Monsieur qu'on maltraite un homme qui nous prodigue un encens que du moins nous croyons meriter et que nous meritons à plusieurs egards? Je ne scaurois comprendre la façon de penser de M. O(ugspourger). J'apprends peu à peu combien que j'ai indisposé votre public contre moi, on vient de m'ecrire nouvellement qu'on parle encore de mon livre avec

execration. Tout cela passe l'imagination. Ce qu'il y a de plus mauvais pour moi, c'est que la plus modeste defense seroit la satire la plus amère. Comment ai-je à me conduire Monsieur dans une affaire aussi epineuse? J'ai attaqué si vous voulés par une plaisanterie la populace Bernoise et par une autre le beau monde: tout ce qu'on m'impute de plus est faux; valoit-il la peine pour cela à me menacer de je ne scais combien de maux?

Je ne conçois pas comment après vos satires de jadis vous avés pu vivre à Berne sans avoir été menacé cent fois de l'assassinat.

Brugg ce 1 Avril 1758.

Zimmermann.

122.

(Bern Bd. 51, Nr. 12).

Je ne connois ni M. Mutach ni M. Fischer, et je ne saurais comment m'adresser à eux. On m'a recommandé à M. Hackbrett, il a repondu à mon grand etonnement qu'il avoit entendu dire du bien de moi. Je pense qu'il ne convient pas de le presser trop. A moins que M. Roh t ne me joue par principe de misanthropie quelque mauvais tour, M. Hackbrett sera bien à gagner quand il verra les choses de près. On dit que les affaires de M. T. vont fort mal, je n'en suis pas extremement surpris quoique j'en sois bien fâché pour lui.

J'ai fait hier une nouvelle esquisse de votre vie, elle est un peu plus longue. Je la laisserai reposer pendant quelque tems, et ensuite j'aurois l'honneur de vous l'envoyer pour la corriger. Si Herrliberger malgré tout ce qu'il en dit, la donne

cette année, il sera bien expeditif. Permettéz-moi que je vous dise une chose. J'ai souvent entendu à des seigneurs du 200 vous faire un certain reproche, et je scai qu'on le repete sans cesse à Berne auquel je voudrois pouvoir repondre dans ce petit Eloge. Vous êtes Patriote et par là vos sentimens se trouvent souvent en opposition avec ceux des personnes qui ont le pouvoir et le credit. Savés-vous de quoi qu'on s'avise pour deprimer ce que vous faites pour le bien de la Patrie? Je l'ai encore entendu nouvellement «que vous ne cessiés de vous faire du tort par des idées abstraites que vous proposés très souvent en 200, et qu'on croyoit fort éloignées de la bonne politique.»

Je n'aurois pas eu l'audace Monsieur de vous avertir de cela, si je n'avois pas cru que l'occasion se presentoit justement pour y repondre. Pour moi j'ignore profondement de quoi il s'agit, et je vous prie de m'enseigner mot pour mot ce que j'ai à dire là dessus. Mais que ce soit de façon que je n'en souffre point.

Je suis etonné que les Rois de Prusse et d'Angleterre ayent fait des demarches pour le rappel du Regiment Jenner. Valoit-il la peine de s'interesser au rappel des debris d'une si petite troupe qu'on tailleroit en pieces avec cent Housars en moins d'un quart d'heure? Oserois-je vous prier Monsieur de me dire quand et comment ces Rois ont écrit?

Je connois un jeune homme de 24 ans de Bertout qui est negociant de profession qui fait de très jolis et de bons vers, qui entend la peinture et surtout le dessein en perfection, qui scait le françois

et l'italien, qui est d'un excellent caractère, qui a de très bonnes mœurs, qui est fort laborieux, mais qui est malheureux parce qu'il depend d'un oncle qui est marchand et sot et assés jeune dont il doit être l'heritier. Il s'appelle Jerome Grimm, mais je vous prie Monsieur, ne jugés pas par le nom. J'ai taché en vain de le placer chés un negociant à Zurich en qualité de marchand, et il me vient en idée que ce seroit un homme que vous pourriés peutêtre employer à Roche, ou que vous pouviés du moins rendre heureux d'une autre façon. Je prends la liberté Monsieur de vous le recommander avec toute la vivacité possible. C'est assurément un homme d'un grand merite. Si vous etiés curieux de le voir, il pourroit venir exprès à Berne pour se présenter à vous.

Br. ce 8 Avril 1758.

Zimmermann.

Vous aurés vu le cousin Fischer qui paroît un homme de merite et qui l'est veritablement. Ayés la bonté Monsieur de me dire s'il y aura du moyen de faire quelque chose pour lui à Berne? Je crains seulement que dans une Republique et parmi des sibarites ses raisonnements ne sentent encore trop la poudre Prussienne. Il a indisposé ici par ses relations exactes et veritables nos enthousiastes et nos nouvellistes qui quoique de très grands sots auront peutêtre leurs semblables dans Berne.

Adresse: A Monsieur Monsieur Haller, seigneur Baillif de Roche à Berne.

123.

(Bern Bd. 51, No. 15).

Ce jugement dont j'ai pris la liberté de vous parler pour pouvoir le parer, a été fait en ma présence aux bains de Schinznacht par M. Thormann, ancien commissaire, il se repète assés souvent à Berne à ce que j'ai appris nouvellement, mais il m'est impossible de vous nommer les personnes parce que je ne les connois pas. L'ancien baillif n'a jamais dit que du bien de vous. Vous sentés bien Monsieur que votre gloire fournit mille sujets pour des harangues, et il seroit bien dommage d'en perdre l'occasion.

J'ai lu avec le plus sensible plaisir ce que vous me mandés concernant votre patriotisme. Mais dans cette vie je n'ai touché ceci qu'en peu de mots. On est si deraisonnable à Berne que je n'ose plus rien hazarder. On nous fait un mistère de la reponse de L. L. E. E. aux Rois de Prusse et d'Angleterre; mais je me flatte qu'en moins de 15 jours on apprendra tout.

Qu'est-ce que Roederer est devenu à Gottingue parce que M. Zinn doit avoir l'anatomie?

Je vous suis bien redevable Monsieur du service que vous m'avés rendu auprès de M. Hackbrett. Sa lettre que j'ai reçu quelques jours avant la votre ne disoit rien, il me sembloit qu'il ne valoit pas la peine là de faire le politique. Je lui avois marqué l'etat des affaires, et je le priaï très clairement de me confirmer dans le poste de medecin der *Bfründer zu Königsfelden*. Tout ce qu'il me repond là dessus c'est: *es werde ihm sowohl in gefunden als franken Tagen lieb seyn mich zu sehen*. Voilà ce que j'avois ga-

gné après tant de mouvement. C'est un Tscharner secundus me suis-je dit; votre lettre m'a rassuré, et peut-être n'étoit-ce que la faute du secretaire qui l'avoit écrit. Il est bien vrai que mon conte a été considerable cette année et cela pour 3 raisons:

1. Parce que M. Tscharner avoit enfin engagé tous les gens du couvent à venir chés moi, et que les années precedentes ils se sont servi de M. Fuchsin, de M. Vätterli, du bourreau de Bade et de Bremgarte à la fois.

2. Parce qu'au mois de Fevrier, Mars et Avril il y avoit une maladie epidemique parmi nous dont bien du monde à Koenigsfelde a été attaqué aussi. C'étoit une peripneumonie.

3. Après cela je crois que M. Tscharner a inseré sous le même titre d'autres contes que je lui ai fait pour le traitement des ouvriers qu'il a employé sur l'Aare dont en dernier lieu il a eu d'un seul coup un de tué et deux blessés très considerablement.

Je pourrois prouver après cela que je suis un des medecins qui donnent peu de remedes, et que ma taxe n'excede point celle à laquelle on est très bien accoutumé à Berne, ou plutot elle lui est très souvent inferieure. Vous me rendrés un bien grand service Monsieur si vous vouliés bien dire tout cela à M. Mutach occasionnellement. Je scai que M. Tsch. est indisposé contre moi pour la même raison, mais il ne m'a jamais rien dit, et s'il avoit fait, la reponse auroit été sans replique. Le vrai de l'affaire c'est que M. Tscharner aimeroit charger des personnes innocentes des fautes qu'il a commis lui-

même. Mes 150 gouldes n'auront pas fait autant de bruit que ses 15,000.

Je n'apprends rien des affaires de ce même M. Tsch. que M. le baillif Dittiger m'a représenté comme très epineuses. Oserois-je vous prier Monsieur de me dire à quoi qu'il en est?

Br. ce 27 Avril 1758. Zimmermann.

M. le professeur Iselin de Basle m'a chargé de vous envoyer la piece ci jointe en vous presentant ses respects.

124.

(Bern Bb. 51, No. 23).

Je vous remercie mille et mille fois Monsieur et très cher et très honoré Patron du plaisir que vous avés bien voulu me procurer de vous voir. J'espère que vous serés arrivé en bonne santé à Berne et que la façon dont vous avés executé la commission de L. L. E. E. n'aura pas manqué de faire son effet.

Voici l'esquisse de votre vie telle qu'il m'a paru que Herrliberger devoit la souhaiter. Je vous prie de la lire et de la corriger avec soin, d'y ajouter les reflexions necessaires que j'aurois omis, et d'en rendre surtout le stile aussi poli que possible. La vie que j'ai donné en 1755 devoit être un monument erigé à votre gloire, et par la complaisance que vous avés eu de laisser passer toutes mes fautes, elle n'est devenue qu'un monument de ma honte.

On a donné au public une Ode de M. Grimm dont j'ai eu l'honneur de vous parler dernièrement. Elle est faite fort à la hate, et c'est une de ses moindres pieces. J'espère qu'avec plus de travail et de correction il deviendra un bon poète.

Qu'est-ce que c'est pourtant que cette piece anonyme adressée à quelques membres du senat qui doit avoir pour objet les affaires des monnoyes? Je scai que M. le conseiller de Bonstetten en a parlé avec eloge. A qui l'attribue-t-on et l'auteur ne seroit-il pas pendu en cas qu'il fut decouvert?

Des lettres particulieres disent que Daun est battu et tué, le Roi de Prusse blessé au bras, Olmüz pris etc. etc. etc. Dans deux heures je verrai ce qu'en diront les gazettes de Schaffhouse. Il est facile d'en imposer dans ces circonstances au public. M. Frölich m'a dit hier fort joliment: si ces nouvelles se trouvent encore fausses, il faut avouer que le Roi de Prusse fait bien parler de lui. On dit encore que les Hanoveriens ont passé le Rhin à Dusseldorf et que le prince Henri a battu Serbelloni. Tout cela va se développer aujourd'hui et demain.

Br. ce 3 Juin 1758.

Zimmermana.

Je vous prie de me renvoyer cette vie après l'avoir corrigé. M. Roht escrit de l'armée Fr. que le colonel Jenner est malade.

125.

(Bern Bd. 51, No. 35).

Les papiers en question seront expediés pour Zuric cette semaine, et vous trouverés cy joint Counsell dont je vous suis très redevable.

Le loisir de Roche sera un des plus beaux loisirs dont jamais un homme de lettres ait joué, par l'usage que vous en ferés. J'espère que votre santé n'en souffrira point, à moins que la goutte se manifeste de tems en tems, et la goutte même ne vous

empêchera pas de travailler. J'ai cru la physiologie avancée audelà du second volume, j'espère cependant qu'à Roche toutes les années en produiront un. Je verrai les memoires communiqués avec bien du plaisir, et je me flatte que malgré la physiologie on aura souvent des petits ouvrages incidentels de votre façon. Ne pouviés-vous pas vous resoudre Monsieur à donner seul un Journal François tel à peu près comme la bibliotheque raisonnée?

J'ai lu une vie de M. Hamberger opposée à la votre par son gendre M. Blasche. Il m'y dit toutes sortes de belles choses dont je ne m'embarasse point et que j'ai merité en partie.

Vous vous souviendrés peutêtre que j'ai eu l'honneur de vous parler l'année passée du fils de M. Ehrhard, ministre à Holderbank, jeune homme qui a beaucoup de penchant pour la medecine et très particulièrement pour la botanique. Il a toujours une envie infinie d'être proche de vous; son père m'a recommandé ses interets auprès de vous avec toute la vivacité possible. Il me semble Monsieur que vous pourriés l'employer utilement à Roche en qualité de copiste, et dès que vous lui aurés donné quelque instruction en passant sur la botanique à la botanique même; l'un et l'autre vous epargneroit bien des peines, et pourvu que vous donniés simplement la table à ce jeune homme qui est fort joli garçon, il se croira plus qu'heureux et vous ferés de lui absolument tout ce que vous voudrés.

J'ai appris l'accouchement de Madame votre Epouse et de Madame votre fille, et je suis charmé qu'elles se portent bien. Tout le monde fait les eloges

de la jeune Dame, et j'en suis d'autant plus charmé que vous aviés de la peine à unir ces deux cœurs; mais il me paroît qu'ils se sont unis derrière le rideau.

Oserois-je vous prier Monsieur de me repondre bientôt par rapport à M. Ehrhard?

Brugg, ce 14 Aout 1758. Zimmermann.

Avés-vous lu la tragédie de Lady Johanna Gray par M. Wieland, et comment la trouvés-vous?

Quelles nouvelles avés-vous de ce pauvre pays de Hannovre qui va être couvert derechef de nos voisins barbares?

126.

(Bern Bb. 51, No. 47).

J'ai envoyé à Herrliberger votre vie le 16 Aout. C'est l'homme du monde le plus pressant quand il s'agit des autres, et le plus lent quand il s'agit de lui.

C'est Heidegger qui m'avoit prêté Blasche, je ne l'ai pas en propre, sans cela je n'aurois pas manqué de vous l'envoyer. Ce garçon se donne bien des airs, et je vois qu'il meriteroit bien d'en être puni. Quant à ce qu'il a dit de moi, je m'en moque d'un coté et de l'autre je conviens que l'ouvrage dans lequel j'ai attaqué Hamberger, ne vaut rien. Je n'ai point vu Monsieur votre memoire françois sur la respiration, ni celui sur la formation du poulet.

Je vous remercie de-tout mon cœur de la façon obligeante et gracieuse avec laquelle vous avés repondu à ce que j'ai pris la liberté de vous dire du jeune Ehrhard. Je me suis rendu exprès à Holderbank là dessus pour voir un peu de plus près ce que c'etoit ce jeune homme que je n'avois vu que

deux fois. Je l'ai trouvé botaniste par instinct à la vérité, mais ignorant les belles lettres, le latin, le grec, le françois etc. Je n'ai pu m'empêcher d'en faire des reproches à son père qui est très mortifié de ne pas pouvoir profiter des avantages que vous avés eu la generosité d'offrir à son fils, parce qu'il n'est point en état de le mettre en pension à Berne pour lui faire apprendre le dessin, comme je le lui avois conseillé. Sa fortune à ce qu'il m'a avoué est si mince qu'il se voit réduit à ne faire de son fils qu'un Bigter (?), un maitre Botaniste et distillateur de campagne.

Comme je n'ai plus les Gött. Anz., je vous serois bien obligé si vous vouliés bien me dire votre sentiment sur Jeanne Gray.

Le projet d'une édition Latine des transactions est assurément magnifique. Oserois-je vous demander qui en sera le traducteur?

Gottingue est delivré derechef. Y est-on content de la conduite des François?

Ma tante Fischer qui est à présent avec nous et qui se trouve très bien de ce changement nous a donné des assurances de votre gracieux souvenir à quoi nous sommes infiniment sensibles. M. son fils est aussi chés nous. Il me semble que le consistoire a agi bien rigoureusement à son egard. A-t-on voulu le perdre pour ne point desobliger M. le grossautier?

Nous avons dans notre voisinage une ancienne connaissance qui me fait plaisir, c'est Mlle. Haller.

Elle me dit que Madame votre Epouse ne jouit pas d'une trop bonne santé, ce qui me fait beaucoup

de peine. Peut-être qu'elle se ressent de quelques suites de ses couches. —

Br. ce 4 Sept. 1758.

Zimmermann.

127.

(Bern Bb. 51, No. 48).

J'écrirai à M. Ehrhard pour l'informer de vos offres reiterés. Je vous avoue que j'étois capot lorsque je vis que ce jeune homme repondoit si peu à mon attente. Il est vrai que depuis son bas age il a couru les champs et les montagnes pour chercher des plantes, qu'il les a conservé et qu'il en a dressé des catalogues. Voilà ce que j'ai appelé un instinct naturel pour la botanique.

Le jugement que vous portés sur J. Gray est marqué du sceau de la verité. Pourquoi n'aime-t-on pas juger quand on juge si bien?

M. Fischer a assurément été très malheureux à Berne, et je crois que c'est uniquement la passion qui a décidé son procès. Il a entretenu une maitresse à Potsdam, il en a eu deux enfants, cette maitresse vient à Berne et dit que dans l'absence de M. Fischer elle avoit été mariée par procure à Potsdam sur les ordres de je ne scai quel colonel. Cette affaire est portée en consistoire. Il n'étoit question que de décider si ce mariage pretexté étoit legitime ou non. Le code militaire du Roi de Prusse defend expressement le mariage au 1^{er} bataillon des gardes et permet par contre le concubinage. En depit de ce code le consistoire Bernois confirme ce pretendu mariage et l'abbaye se saisit des capitaux de ma pauvre tante, lui ote sa liberté et la rend malheu-

reuse pour le reste de ses jours. Admirés moi Monsieur cette justice.

Vous avés bien raison Monsieur que pour être votre historiographe et même votre disciple je suis très mal fourni de vos ouvrages. La raison c'est que mes depenses sont proportionnées à mon revenu. J'accepte avec toute la sensibilité possible vos memoires et vous prie de les faire remettre sous mon adresse à M. le Weinschenk Fasnacht an der Herrengasse.

Je me flatte que vous trouverés moins d'ennui dans la solitude de Roche que dans les Geiß à Berne. D'ailleurs vous allés toutes les années à Berne, à Lausanne et peutêtre à Genève, et après tout cela je crois que vous retournerés toujours avec plaisir dans votre cabinet pourvu que votre santé soit bonne.

Nous faisons mille vœux pour vous, pour Madame votre Epouse et votre chere famille, et si nous devons plus vous revoir, vous pouvés être assuré du moins que votre souvenir nous sera infiniment cher en tout tems et en tout lieu.

J'ai reçu hier de Basle une relation imprimée de la defaite celebre des Russes. Il paroît que les Prussiens ont emporté trois victoires consecutives le 25, le 26 et 27. Tout cela tient du miracle. Je me flatte que ces barbares sont exterminé.

Brugg ce 11 Sept. 1758. Zimmermann.

128.

(Bern Bd. 18, No. 118).

Je n'ose vous écrire que très rarement parce que je n'ai rien à vous écrire d'interessant. J'en

souffre parce qu'il n'y a rien de plus intéressant pour moi que vos lettres, ne fussent-elles que de deux lignes.

Vos ouvrages tardent extrêmement à paroître, ce sera la faute du libraire parce que je scai que les memoires sur l'irritabilité et les II volumes de la Physiologie sont fini depuis longtems. On annonce dans un catalogue de Lausanne vos memoires sur les salines, mais je n'apprends point qu'ils soyent imprimé.

M. Tscharner donnera bientôt Reflexions sur divers sujets de Philosophie et de Politique, par M. Schmid qui a été à Gotha. Ce sont: 1. Refl. sur l'agriculture. 2. Refl. sur la Philosophie et les Philosophes. 3. Refl. sur les projets politiques. 4. Refl. sur l'amour et la jalousie. 5. Refl. sur le commerce.

Vous savés que M. Wieland, tout precepteur qu'il est, a fait beaucoup de bruit à Berne, mais je m'aperçois qu'il en a fait trop. M. Sinner qui étoit son hôte pourroit bien être devenu son ennemi. Cyrus reste là comme tout autre ouvrage, ce poète est fort dissipé. C'est une des raisons qui me consolent de ce que je ne suis pas resté à Berne, il ne s'agit point de dissipation à Brugg, il faut travailler ou perir d'ennui. Mon parti est pris depuis longtems.

M. Grasset m'a écrit le 11 Juillet qu'il souhaitoit que je lui fasse un extrait de vos ouvrages et surtout de ceux qui ont été imprimé à Lausanne. M. Tissot m'a fait au nom de M. d'Arnay la même proposition le 13 Juillet. J'ai répondu à M. d'Arnay

le 14 Juillet que pour rendre un pareil ouvrage plus intéressant je lui offrois de le partager en deux parties, la première contiendrait un abrégé de votre vie, la seconde ces extraits, mais qu'étant chargé de toutes sortes d'affaires je ne pouvois y travailler qu'après Paques. M. d'Arnay ne m'a point répondu, et il paroît qu'il ne veut rien de mon projet.

La traduction de vos poesies s'imprime à Berne, ce qui me fait un bien grand plaisir.

Je vous paroiss intéressé Monsieur, ma famille et mes amis m'accusent que je le suis trop peu. Je ne cherche que le nécessaire. M^e Meley fait tout pour moi, mais les interets de son bien joints à tout ce que je puis gagner jusqu'ici ne suffisent pas à nos depenses necessaires. On m'a arraché le couvent de Koenigsfelde en faveur de M. Fuchslin; MM. Schwachheim, les plus grands charlatans de l'univers, sont à Schinznacht et annoncent partout leur merite par les eloges qu'ils en font. M. Wagner et M. Dittiger qui fait dans ce pays la pluie et le beau tems, sont mes ennemis declarés, parce que le dernier m'accuse de n'avoir pas pris une pleuresie vraie pour un rhumatisme et qu'il m'impute d'avoir voulu l'empoisonner en lui donnant du camphre. M. Vätterli commence à faire le charlatan et me supplante: tous mes concitoyens et surtout mes proches parents qui gouvernent mes citoyens, me detestent et me persecutent parce que je m'occupe et que j'étudie sans cesse, et que je ne joue point avec eux aux quilles. Un chacun me blame de ce que je ne fais et ne pense pas comme lui, et de cette façon ma pratique est pour ainsi dire reduite à rien. Mes parents m'ont

refusé l'hiver passé une place de conseiller, et ils ont dit en dernier lieu à M. Freudenreich qui vouloit me recommander que je n'étois bon à rien parce que je ne faisais qu'étudier. Cette place de conseiller même qui vaut 100 Ecus me fait trembler quand j'y pense. Six mois de l'année seroient perdu pour moi pour le moins. Ces sots qui n'ont d'autres affaires que celles-là, qui ne pensent qu'à cela, qui ne s'amusent que de cela, s'occupent 8 heures de suite dans leurs assemblées de la façon de placer une tuile ou des moyens de raccourcir une poutre. N'ayant d'autre plaisir ils font durer ce plaisir. Si je trouvois les moyens de gagner 100 Ecus de plus, je serai resolu de ne jamais descendre dans cette galère.

Toutes ces circonstances font une impression extreme non seulement sur l'esprit de ma mère, mais sur l'esprit de ma femme qui renfermée dans elle-même deteste le miserable endroit où nous vivons; elle languit après une autre situation, et je ne vois aucun jour pour cela.

Je travaille en attendant à un essay sur l'experience dans la medecine, j'ai des esperances vagues que cet essay me fera quelque bien. Mais en attendant le malheur me poursuit, la lampe du genie s'eteint, l'esprit se rétrécit. Avec tout cela je me porte par la grace de Dieu fort bien, je n'ai ni flatuosités ni hypochondrie, je mange, je dors, je ris même. Les etudes et le plaisir que j'y trouve sont uniquement ce qui me soutient.

Pardonnés Monsieur et très honoré Patron ces plaintes et gardés-les sans les communiquer à qui que ce soit. C'est un soulagement pour moi d'en pou-

voir parler à mon précepteur, à mon patron, à mon père.

J'ai plaint de tout mon cœur M. Zinn qui est mort d'une fièvre étique. J'ai eu une joie infinie des succès du Duc *Ferdinand*, et j'ai perdu toute espérance pour le héros du siècle.

J'espère que vous vous portés bien et que vous êtes avec Madame votre Epouse content et heureux. Agréés etc.

Brugg, ce 10 Sept. 1759. Zimmermann.

Adr. A Monsieur Monsieur de Haller, seigneur baillif de Roche à Roche.

129.

(Bern Bb. 19, No. 2).

Vous auriez pu me trouver impoli et ingrat au possible. Je n'ai point répondu à votre obligeante lettre du 17 Sept. et cependant je suis excusable. Permettéz-moi que je vous avoue la vérité.

Je vous avois peint ma situation qui depuis ce tems là est toujours devenu plus mauvaise. Votre réponse m'a fait soupçonner que vous n'attribués qu'à un vil interet des sentiments que m'inspiroient la nécessité, et elle m'a prouvé que vous me supposés pourvu du nécessaire. Tout sensible que l'on est dans le malheur, je ne l'étois point au premier article parce que mon cœur m'assuroit du contraire, et quant au second j'ai cru qu'il seroit fort aisé de vous faire revenir de cette idée. Mais il auroit fallu vous dire que vous voyés ma personne et mes circonstances dans un faux jour, et cette expression étoit peu convenable pour être adressée à un homme comme vous, et absolument déplacée dans la réponse à une lettre

remplie de belles reflexions, de sentimens de bonté. Toutes ces idées me mettoient dans un embarras cruel, et l'unique façon d'adoucir cet embarras etoit de differer ma reponse.

Permettés-moi Monsieur que je vous offre une seconde fois le tableau désagréable de ma situation. Le bien de M^e Meley qu'elle me sacrifie genereusement, les revenus de mes postes, de mon apotecarierie, de ma pratique ne suffisent point à notre dépense annuelle qui cependant ne roule que sur ce qui est absolument necessaire. Tout luxe est banni de chés nous, nous vivons petitement, nous nous refusons tout ce qu'on appelle plaisir, nous nous concentrons dans notre maison, chacun travaille et chacun a ses vapeurs et sa melancholie à part. Pendant le cours de l'année 1759 ma pratique a diminué excessivement; le secretaire Roht homme malfaisant par principe et par temperament, le secretaire domestique de M. Hackbrett, digne ami de M. Roht et proche parent du conseiller Füchslin m'ont arraché le couvent de Koenigsfelde dont j'etois le medecin du tems de M. Tscharnier, et ils me l'ont arraché sans retour parce que M. Hackbrett est un imbecille achevé gouverné despotiquement par Roht et Füchslin. Le baillif de Wildenstein dont j'ai voulu traiter la pleuresie contre les idées de sa femme avec la saignée, le nitre et le camphre m'a ruiné dans l'esprit du public en general; il ne cesse de crier contre moi de concert avec sa femme, ils me traitent d'empoisonneur parce que je lui donnois du camphre, d'ignorant parce que je prenois des points de coté excessivement forts, accompagnés d'une fievre conti-

nue et d'un crachement de sang très considerable pour une pleuresie. L'avoyer Zimmermann qui est tout dans notre ville, qui est l'admirateur de M. Dittiger et qui est mon plus parfait ennemi, n'a cessé de repeter tout ce que M. Dittiger lui disoit sur mon conte, la voix du Roi est la voix du Peuple, tout le monde me tombe dessus à Brugg parce que l'avoyer me tombe dessus. Les ministres de campagne qui admirent tous ou M. Dittiger ou l'avoyer Zimmermann me calomnient à leur exemple. Schwachheim, Vätterli, Füchslin, ne m'épargnerent point, j'avois le malheur de perdre assés subitement (en 5 jours) par des voies très naturelles une femme de 64 ans precisement dans ces tems, et me voilà l'objet des mepris de tout le monde, medecin sans malades, abandonné de mes parens, de presque tous mes amis à l'exception de 2 ou 3 dont la façon de penser n'est pas celle de notre pays, et le croiriés-vous Monsieur ? J'ai souffert tout cela sans faire semblant de rien, sans me plaindre, sans me defendre, sans en parler qu'à un ou deux, à ma femme et à ma mère.

Pour me detruire d'autant plus efficacement dans l'esprit du public, il falloit à M. Dittiger et à M. l'avoyer Z. un homme qu'on put m'opposer et qu'on put elever aux nues pour m'abaisser au dessous de rien. Cet homme etoit M. Vätterli dont (avant l'année 1759) on n'avoit jamais parlé comme d'un medecin, et qui ne fut connu que par des memoires horribles qu'il presentoit sans cesse à Berne contre l'avoyer Zimmermann, et qui ont manqué il y a un an de casser le cou devant les 200 à notre avoyer. M. Dittiger produisit M. V. par ordre du conseil de santé

au mois de Septembre dans 3 villages de son bail-
lage, où il eut une maladie epidemique très peu con-
siderable avant qu'on y envoyat ce medecin, mais
très meurtriere pendant les six semaines qu'il y
alloit au nom et sur les frais de L. L. E. E. L'avoyer
Zimmermann se saisit de cette occasion pour dire
partout qu'on voyoit combien j'étois meprisé à Berne
parce que malgré mes amis et mes parens L. L. E. E.
avoient donné une commission aussi importante et
lucrative non à moi, mais à M. Vätterli. — —

Tant d'autres choses de la même valeur ont
contribué à me detruire. Vous sentés bien Monsieur
que votre lettre du 17 Sept. ne pouvoit pas être
extremement consolante pour moi quoiqu'elle fut obli-
geante, gracieuse, amicale au possible. Je fus dans la
plus profonde melancolie aux mois d'Août, de Sep-
tembre, d'Octobre et de Novembre, ma femme et ma
mère de même. Notre santé se minuoit d'une semaine
à l'autre; ma femme et ma mère eurent tour à tour
tout ce qu'il y a dans les maux hystériques de plus
triste; elles se consumoient et ne tomboient que
d'une langueur à l'autre; abandonnées comme moi
de tout le monde, elles n'avoient plus que deux de
mes amis qui venoient les voir. Deux charmans en-
fants ne firent qu'augmenter à mes yeux l'horreur
de ce spectacle, je suis sans fortune, je n'ai plus de
ressources, me disois-je sans cesse, et ces pauvres
innocents seront les malheureuses victimes de mon
desastre.

Je fus pourtant tiré de cet abime. Depuis le
commencement du mois de Decembre j'ai repris de
l'esperance, cette esperance et des remedes employés

sans relache ont remis ma mère et ma femme de l'état le plus triste dans un état très supportable; ma femme n'est plus mélancolique, ma mère ne l'est que rarement. Mais oserois-je vous avouer par quel remède on m'a tiré de cet abîme? Le remède m'a paru pendant 15 jours après qu'on me l'avoit indiqué pire que mal, il vous paroitra de même, quoique pour moi je ne le redoute plus. On m'a conseillé de me faire charlatan, et voilà ce qui m'occupe, me soutient et me console depuis six semaines. Je voulois debuter (admirés) par un traité de l'hypochondrie, des vapeurs et de la mélancholie, et offrir deux remèdes nouveaux et sûrs pour ces maladies. Tout est arrangé, le tiers de l'ouvrage est écrit, les 2 tiers doivent l'être au mois de Janvier, de Février et de Mars, et l'ouvrage doit s'imprimer avant Pâque. Le second ouvrage de Charlatanerie devoit être un traité de l'impuissance et de la sterilité pour lequel j'ai actuellement préparé les matériaux; le troisième un traité des maladies convulsives des enfants avec un remède sûr de les prévenir et de les guerir. Voilà mon plan et l'aveu ingenu des idées qui reellement ont relevé du tombeau ma mère, ma femme et moi.

Après tout cela arrive dans ce moment votre lettre du 31 Dec. et quelle lettre! une lettre pleine d'amitié, de bonté, de générosité. Vous avés senti ma situation, vous voulés me l'adoucir, vous voulés m'en tirer, vous voulés m'arracher de ces Cannibales qui font tout mon malheur, et M. Tissot, un de mes plus chers et plus intimes amis a donné occasion à une lettre aussi imprevue.

Voilà de nouveaux embarras. Faut-il se resoudre

à traduire, ce qui me donne infiniment plus de peine que de composer, ou faut-il finir mon traité des vapeurs etc. qui ne sera pas mauvais, parce qu'il est né de l'observation? Les traductions ne me mènent qu'à un pro tempore, et véritablement j'en suis incapable, et vous savés Monsieur que je les ai toujours évité; ces traités de pratique peuvent me mettre dans peu de temps dans une situation riante, étendre ma pratique, augmenter mes connoissances, et me mettre à l'abris des insultes de mes ennemis. Après cela j'abandonnerai la charlatanerie et je tâcherai de faire voir par mon traité de l'expérience et par d'autres ouvrages de médecine que je puis être toute autre chose que charlatan.

Mais vous ne me conseillés ces traductions que pour le present et vous voulés faire de moi un professeur. C'est ici que je sens la force de vos sentimens genereux. Vous faites grace à mon incapacité pour me mettre et pour me voir à mon aise. Permettéz-moi encore de vous parler franchement et de vous dire au juste ce que je pense de moi-même. Je suis l'homme du monde le moins capable de représenter un professeur, je ne suis pas un ignorant achevé, mais je suis en tout un homme superficiel; je ne suis pas un homme superficiel faute d'application et d'ardeur pour les études, mais faute de mémoire. Je n'ai pas le talent de débiter par consequent une leçon et encore moins ai-je le talent de la parole. Après cela je suis encore moins fait pour être professeur à Goettingue; je suis sensible à l'amitié, à Gottingue je n'aurois point d'amis; j'ai une santé fort delicate, à Gottingue je serois malade; je suis infi-

niment sensible à tout ce qui peut faire chagrin et plaisir à ma femme; à Gottingue elle auroit plus de chagrins que de plaisirs, point d'amies et point de santé. Malgré tout cela je vous ai une obligation infinie d'avoir bien voulu me recommander à M. Werlhof, et je m'estimerois fort heureux si je recevois une vocation qu'à la verité je refuserois, mais qui me tiendroit pourtant du profond mepris dans lequel je vis ici.

Cependant si je ne dois pas devenir charlatan, je ne puis jamais être bien à Brugg. Le public est décidé sur mon conte, malgré une infinité de belles cures que j'ai faites, les plus raisonnables disent que les savants sont toujours de mauvais praticiens etc. Une place de conseiller sera vacante par la mort de mon oncle, une autre peut le devenir bientôt, mais voilà ce que sur la terre je deteste le plus, pour cent ecus par an je serois réduit à rien, je serois obligé de troquer mes etudes contre des occupations aniles. Non je ne puis et ne veux descendre dans cette galère. Heureusement si je pretendois après la mort de mon oncle, MM. Zimmermann me flamberoient, mais je ne veux pas pretendre et être flambé une seconde fois.

A quoi pourrois-je donc être employé? J'ai un gout vif décidé et inalterable pour la medecine. Je voudrois par ma pratique me mettre en etat de l'etendre; je voudrois être medecin d'un hopital dans une grande ville, à Berlin par exemple, à Francfort etc., mais preferablement à Berlin. Vous me dirés que cela est impossible, que le Roi de Prusse ne fait la fortune de qui que ce soit, et qu'à moins d'un carrosse un medecin ne gagne rien à Berlin etc.

Si cela est impossible il faut songer au présent, tous les mois ma femme me demande de l'argent pour le ménage etc. il faut savoir où trouver cet argent. Dois-je le chercher par des traductions dont je suis certainement incapable et qui me couteroient un tems infini, ou par le traité des vapeurs qui doit être achevé dans peu de tems et qui peut bien me tirer d'affaires pour le cours d'une année. Je ne souhaite point des richesses, mais je souhaite et j'espere que les vapeurs me donneront à vivre pour un an, l'impuissance pour deux, et les maladies convulsives pour un an. Après cela viendront d'autres tems, d'autres malheurs et d'autres remèdes à ces malheurs. Je ferai des ouvrages de médecine, et peut-être me suis-je toujours dit m'arrivera-t-il que je serois appelé comme M. Langhans à tel ou tel endroit. Quel triste état que d'être réduit à regarder comme le plus haut point de la fortune la fortune de M. Langhans!

Enfin je suis incertain, je doute de tout, je crains tout, et avec tout cela je me porte bien. Faites-moi la grace Monsieur de m'écrire bientôt et de me donner les conseils les plus appartissans à ma situation. Votre dernière lettre, je le repete, est tout ce qui m'est arrivé dans le cours de ma vie de plus gracieux, mais cette lettre même a augmenté mes inquietudes, et elle m'en a donné de nouvelles.

Encore un mot, et bientôt cette terrible lettre sera finie; je sors du diner, où comme vous pouvés bien penser on a parlé de Gottingue. M^e Meley pesta très fort contre cette ville, mon cousin Haller n'en a rien rapporté, disoit-elle; si fait, lui ai-je repondu,

M. Haller avoit par an 3000 ecus de revenu et il n'en depensoit que mille. Je ne fais pas attention au revenu, ai-je continué, il s'agit de deux choses quand on me propose un etablissement: 1) si je suis en etat de faire ce que l'on demande de moi. 2) si ma femme en aura de l'agrément. Ni l'un ni l'autre se trouve à Gottingue, et cependant Gottingue vaut encore mieux que Brugg. Non certes, dit M^e Meley, denn me gfeh̄t eimal d̄s Brugg oh̄ no e **Bärner-Seel!!!**

M. Ith m'a écrit de Wittenberg le 3 Dec. Il ne veut plus faire de campagne, il retournera en Suisse au printems prochain et predit d'autres excursions, d'autres entreprises et d'autres romans. Son sort a été brillant, il a été, dit-il, pour la plupart le seul medecin partout où il s'est trouvé, et il fut employé pour les officiers de tous les rangs. Il est logé chés M. Triller.

Vous savés que le pauvre de Brunn est mort d'une apoplexie foudroyante à Schaffhouse au mois de Septembre.

M. Tissot m'a envoyé la semaine passée le 2., 3. et 4. Tome de l'irritabilité. Ils ne sont pas reliés encore; je m'en promets bien du plaisir; ainsi il ne sera pas necessaire de mes les envoyer.

Oserois-je vous dire Monsieur que les libraires de Lausanne m'ont rien payé pour la traduction de Muhlmann; il est vrai que j'ai reçu le 1 Tome de l'irritabilité, mais je crois que j'en ai l'obligation à vous.

De toutes les dissertations que vous me demandés, je n'ai que celle de nervorum imperio que

vous recevrés ci-jointe. J'avois toutes ces pieces à Gottingue, et je les ai vendu toutes avant mon depart pour Paris de même que la plupart des livres que j'avois alors.

Qu'est-ce que ce M. Ackermann que j'ai connu est devenu du depuis? Il est neveu de M. Richter et sans doute il demeure chés son oncle. Une chose qui ne me paroitroit pas difficile c'est d'être professeur comme M. Richter, je n'en excepte que le Latin que je ne scai pas non plus.

Si dans la suite vous voulés avoir la generosité de faire des projets pour moi, pensés toujours qu'au moins je ne suis pas attaché à ma patrie, que j'ai essuyé parmi mes concitoyens et surtout de mes parens tout ce qu'il y a de plus désagreable, et que je ne me croirois jamais plus heureux d'un coté que quand je pourrois tourner à ma patrie le dos. Mais on n'aime plus à risquer quoi que ce soit quand on a femme et enfans. Sans voir clairement que je pourrois être mieux je ne changerai point de situation. Gottingue me donne les vapeurs aussi souvent que j'y pense, Berlin me les chasse aussi souvent que j'y pense.

Cette lettre est un galimathias tel que je n'en ai jamais vu. Vous croirés que les Manes de feu Rougemont sont venu m'illuminer. Une autre fois je ferai mieux.

Br. ce 3 Janvier 1760.

Zimmermann.

130.

(Bern Bb. 19, No. 10).

Je vous ai écrit le 3 Janvier une terrible lettre, et je n'attends la reponse qu'en tremblant. Tout etoit

par dessus et par dessous dans ma tête. Ma lettre en étoit l'image fidèle. M. Tissot vous aura mandé mes secondes reflexions sur la chaire de Gottingue.

Vous m'avez cru extrêmement desœuvré, et c'est ce qui vous a donné occasion de me proposer des traductions. Je suis fortement et solidement occupé, non dans le public, mais dans mon cabinet. Je lis et je compose tout le matin, une bonne partie de l'après diner et du soir, après souper regulierement et fort souvent dans la nuit. Je conte de donner dans peu un traité de l'hypochondrie, des vapeurs et de la melancolie, en suite un traité des maladies convulsives des enfants, en suite un traité de l'experience en 10 livres. M. Tissot croit que « faire un bon livre et rendre un bon remede n'ont jamais fait le caractere d'un charlatan » ; il ajoute qu'on ne confond pas d'honnetes gens qui jouent la comedie, avec des comediens diffamés qui n'ont point d'autre metier et qui ne savent point d'autre. Oserois-je vous prier mon très cher Patron d'être de ce sentiment?

Il y auroit malgré ces obstacles et surtout malgré mon extrême incapacité pour ce genre de travail de l'ingratitude à se refuser entierement à ces traductions. Oserois-je proposer une capitulation? Si j'avois en qualité de sergent un poste à defendre, j'en proposerois une à Frédéric même.

Il faut absolument que mon tr. de l'hypochondrie soit fini. Ce sera à Paques ou peu après. Alors je commencerai si vous voulés à traduire pendant quelques heures du jour. Je traduirai le tr. de la respiration, la reponse generale, celle à M. Whytt, la mûre etc. et la preface à Buffon: pour le traité

sur l'osteogenie je vous prie de m'en faire grace et de chercher quelqu'un moins incapable que moi de le traduire. Mais tout ceci à condition que mon nom ne soit pas mis à la tête de la traduction. Je commence à me faire un peu au style allemand, mais je n'en ai point ni en françois ni en latin. Vous pouvés remplacer un homme tel que moi par le premier ecolier qu'il vous plaira.

J'ajouterai un mot sur le sort que je me souhaite. Souhaiter d'être placé à Berlin est une folie, mais ce seroit le changement de situation le plus à mon gout. Quant aux Bernois (*absit invidia verbo*) ils ne sont pas faits pour moi et je ne suis pas fait pour eux. Pourvu que je ne sois pas obligé d'être conseiller ici ou de me pendre, ce qui est la même chose, je serai content et tranquille pourvu que je puisse me tirer d'affaires honnetement. Faute de pratique une honnete comedie de medecin pourvoira mes besoins. Les ouvrages que je donnerai après ceux qui servent à la comedie, me mettront dans le point de vue dans lequel il faudra me voir.

Br. ce 17 Janv. 1760. Zimmermann.

131.

(Bern Bb. 19, No. 13).

Brugg ce 24 Janv. 1760.

Je me hate de vous dire en reponse de votre lettre du 21 Janv. que je n'ai point reçu celle du 13, et que cela me met dans un très grand embarras, parce qu'elle contient sans doute des choses qui m'importent infiniment, et que je ne voudrois communiquer à qui que ce soit. Je ne puis point faire là dessus des perquisitions, et je vous prie très

humblement d'employer tous les moyens possibles pour deterrer cette lettre si importante. Je suis indigné contre les bureaux de poste, ces sortes d'aventures ne sont point rares pour moi et m'ont déjà attiré par une complication des desagrémens quand j'étois aussi innocent qu'un enfant.

Sans contredit un medecin se perd quand il debite de mauvais remedes. Ni les succès de Hoffmann ni de Stahl me paroissent au dessus des forces humaines. Je crois qu'une pratique conduit par un esprit philosophique mène à la fin aussi loin qu'une pratique dont le merite ne rouloit que sur quelque jolie decouverte de chymie ou sur une sotté hypothese.

Boerhaave n'a sans doute jamais voulu de secret et je vous avoue qu'un secret est incompatible avec une façon de penser grande et noble, à moins qu'on y soit forcé par le besoin. Sois savant et honnete, c'est la devise de ma charlatanerie.

Vous avés fort raison que jusqu'ici j'ai écrit trop vite; aussi ne puis-je regarder sans fremir les productions monstrueuses de ma plume. Tout ira mieux. Il me semble que j'ai fait dans le silence quelques petits pas en avant, mais cela va lentement.

Vous me voulés un bien infini, Monsieur, je le vois par tout ce que vous m'écrivés. Mais pour m'engager à ne pas écrire vite, il ne faut pas me dire que les traductions raportent autant, mais il faut combattre une passion tout à fait differente et peutêtre plus pernicieuse. Encore une fois, je ne suis point d'un naturel interessé, et ce n'est que le besoin et surtout l'envie demesurée et irresistible de me mettre

dans l'indépendance vis à vis de mes concitoyens qui m'engage à vendre des secrets. Je gagnerai de cette façon l'argent qu'il me faut plus vite et j'aurai plus de loisir pour travailler aux ouvrages que je me propose. Permettéz-moi Monsieur de vous ouvrir les replis les plus cachés de mon cœur. J'aime les lettres avec passion, cela est hors de doute, mais je pourrois m'en occuper sans devenir auteur. Cependant je ne puis résister à la passion de le devenir, et pourquoi? Je me sens méprisé sans cesse par des gens qui me jugent sur ce que je dis et ce que je ne dis pas, et ma coutume est de ne rien dire parce qu'on ne peut pas avoir de l'esprit avec les sots. Ainsi il faut écrire. Après cela je me suis attiré les mépris des connoisseurs par mes productions. Les connoisseurs ne peuvent me juger que sur ce que j'ai fait et non pas sur ce que je n'ai pas fait. Je trouve que je pourrois infiniment mieux écrire avec le tems que je n'ai écrit jusqu'ici. Me voilà auteur encore. En un mot Monsieur, il n'y a rien d'étrange en tout cela. Vous voyés que mon ame est de la trempe de celle de presque tous les gens de lettres.

Pour les critiques je m'en embarasse pas infiniment. Si elles sont bonnes, je les reçois avec la plus parfaite reconnaissance, si elles sont mauvaises, je me fache le premier jour et je m'en moque le lendemain.

Personne n'a jamais remarqué que vous ayés écrit vite que vous. On ne vous critique que parce que vous êtes célèbre.

Vous me dites ce de B. et ce de Br. se ressemblent à de certains égards. Voilà une idée que

j'ai eu mille fois et que jusqu'ici je n'ai communiqué à personne. Mettès les grandes occasions qui demandent quelque science politique de coté, rien de plus egal. Je ne parle point ici de la fermeté, de la grandeur d'ame, de l'honneteté, en un mot de l'esprit de patriotisme. On peut avoir cet esprit dans un village comme à Rome. Tout homme d'état qui est obligé d'entrer dans les details, est obligé de s'occuper de minuties, de tracasseries et de miserés. Aussi avec votre permission si je m'appellois Steiger, Diesb. et tout ce que vous voudrés, et que j'eusse le plus grand credit, je ne penserois sur un certain article pas moins comme je pense à present. Je suis decidé par amour pour les lettres de ne point entrer dans cette galere, et j'en donnerai les preuves les plus convaincantes. Admirés mon eloquence. Dans le fort de ma mauvaise situation de l'année passée, je suis parvenu à persuader à ma belle mère et à ma femme que sur cet article j'avois raison, et que je serai entierement libre de faire ce qui bon me semblera. Persuader de pareilles choses à une belle mère n'est guere moins difficile que faire danser les arbres au son d'une lyre.

Je vous prie de ne rien dire à M. d'Arnay qui ne me doit rien. J'ai reçu de Bousquet le 1^r et de M. d'Arnay les 3 autres volumes de l'irritabilité. La traduction de Muhlmann est amplement par là.

Je commencerai à traduire avec grand plaisir dès aujourd'hui le chapitre sur le mouvement du cerveau. Ce seront les pages 158—192 du premier volume de l'irritabilité, et après paque le mem. sur la respiration, reponse generale etc. sans faute. Je

suis bien sensible à la bonté que vous avez eu de me dispenser de l'osteogenie dont assurement je me serais très mal acquitté parce qu'étant fort ignorant sur ces sortes de matieres je n'aurois pas scu rendre seulement les termes.

La société œconomique de Berne m'a fait proposer aujourd'hui d'être son traducteur du françois en allemand et de l'allemand en françois; cela vient à la suite d'une traduction que j'ai fait des reflexions sur l'agriculture de M. Schmid. Je me chargerai des traductions allemandes, et je refuserai les traductions françoises.

Le Dr. Vätterli qui a promis de guerir le cancer de mon oncle le voit mourir à l'étonnement de ses partisans. Il vient d'abandonner grossierement une demoiselle paralytique que j'avois traité depuis un an et demi avec le succès possible, et qu'il a offert de guerir avec une bagatelle. Cette demoiselle revient à moi. Des gens qui l'avoient proué excessivement l'année passée et qui m'ont deprimé à proportion, viennent se servir de moi dans un cas grave, et je reussis. On reconnoit le tort qu'on m'a fait. La providence agit visiblement pour moi depuis le commencement de cette année, et peutêtre elle a agi pour moi lorsque j'étois le plus malheureux. Mon cœur en est touché, et toute bonne nouvelle m'exprime des larmes en secret.

[Brugg ce 24 Janvier 1760]. Z.

Si la lettre en question est absolument perdue je vous prie en grace Monsieur de vouloir bien répondre une seconde fois à la mienne du 3 Janvier. Vous ne scauriés croire combien que le repos de

mon ame si longtems agitée en depend, et il est digne de votre cœur genereux et de l'elevation de vos sentimens de me donner ce repos dès que cela depend de vous.

Il paroît que M. Werlhof ne veut pas repondre. Cette occasion me feroit un plaisir inexprimable quand même je suis destiné peutêtre de mourir *Stadtphysikus* in Brugg. Vous me rendrés le plus grand service Monsieur si vous pouvés me procurer cet honneur, soit alors Professeur à ma place qui voudra.

J'ai ecrit cette lettre à 20 reprises. Encore un P. S. et celui là vous fera rire. N'avés-vous pas quelque volume in folio à traduire? Les articles de medecine pratique, des Transactions philosophiques si vous voulés. Que de contradiction dans ce pauvre esprit humain!

Biographische und sachliche Anmerkungen in alphabetischer Ordnung.

Namen, die im Register zu den Briefen in den früheren Jahrgängen aufgeführt worden, sind hier weggelassen.

L'abbaye (Br. 127): Die Zunft zu Obergermern als Vormundschaftsbehörde legte Beschlag auf Fischers Anwartschaft.

Adermann, J. F., promovierte 1751 in Göttingen unter Haller.

D'Arnay, Buchhändler in Lausanne, wahrscheinlich Verwandter des Prof. Johann Rudolf d'Arnay.

Bibliothèque de son tems (Br. 107): Den Plan einer solchen Sammlung von Hallers Rezensionen führte J. G. Heinzmann später aus in dem Werk: „Haller's Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und sich selbst.“ Bern, 1787, 2 Bde.

Blasche, Joh. Chr., Professor der Theologie und Philosophie in Jena, † 1792.

Brochure (Br. 111): Zimmermanns Buch „Von dem Nationalstolze,“ Zürich, 1758.

Chamoseyre (Br. 107) = *Chamossaire*, Berg in der Waadt.

Conseiller (Br. 128): die Stelle eines Rathsherrn in Brugg (s. u.). Für das Nähere verweise ich auf „Zimmermanns Leben und Werke“, Bern, 1893, S. 37 ff.

Consistoire (Br. 107): der bernische Kirchen-Konvent, der die geistlichen Angelegenheiten zu überwachen hatte. Vielleicht ist aber hier der Schulrat gemeint.

Constitution: Die Verfassung oder das Regiment der Stadt Brugg, die eigene Verwaltung hatte, war folgendermaßen bestellt: An der Spitze stand der Schultheiß. Der kleine Rat zählte 9 Mitglieder nebst dem Ratschreiber, der Große Rat 12, wozu die sogen. Gemeine Wahl von 30 Personen kam. Man nannte den Großen Rat auch Zwölfer von der Zahl „Kleinglögger“, weil sie mit der kleinen Glocke zusammenberufen wurden, hießen die Herren des Kleinen Rates; die 30 Weisiger aus der Gemeinen Wahl wurden auch schlechtweg Bürger genannt, wie die Mitglieder des Großen Rates in Bern. Zimmermanns Ehrgeiz ging also auf die Stelle eines Zwölfers. Er erreichte aber sein Ziel nicht. Wenige Jahre später spricht er mit der größten Verachtung von der Galeere, in die er nur in der höchsten Not hinuntersteigen wollte.

Counsell, George, berühmter Geburtshelfer in London.

Cumberland, Wilh. August, Herzog, dritter Sohn Georgs II., (1721—1765). Seine Laufbahn endigte mit dem schmachvollen Vertrag von Kloster Zeven nach der Schlacht bei Hastenbeck 1757.

Dann, Leopold, Graf von (1705—1766); der bekannteste österreichische Feldherr im siebenjährigen Kriege.

Défaite des François (Br. 113): die Schlacht bei Rossbach, 5. November 1757.

Défaite des Russes (Br. 128): die Schlacht bei Zornsdorf, 25. August 1758.

Du Halde, Jean Bapt., Jesuitenpater, (1674—1743), gab Reiseberichte der französischen Mission heraus.

Epouse (Br. 125): Gallers dritte Gemahlin Sophie Amalie Christine Leichmeyer gebar ihm 1758 seinen jüngsten Sohn Albrecht, der 1823 als Oberamtman von Interlaken starb. Die hier erwähnte Tochter ist Emilie, verheiratet mit Samuel Galler (vergl. Br. 108), der später (1761—66) Landvogt von Schenkenberg auf Wildenstein wurde.

Expérience (Br. 109 und 128): es handelt sich um die Vorarbeiten zu dem Werke: „Von der Erfahrung in der Arzneikunst“, Zürich, 1763/64.

Fellenberg, Joh. Jakob, alt Landvogt von Vivis (Landvogt 1746—1752), seit 1756 Mitglied des Kleinen Rates und Heimlicher.

Ferdinand, Herzog von Braunschweig (1721—1792), Oberbefehlshaber der mit Friedrich verbündeten Armee, Sieger bei Minden.

Fischer, Beat (1750 Landvogt von Wangen) und Johann Emanuel (1750 Landvogt von Yverdon) hatten die Post gepachtet.

Fischer, Beat (Br. 122), alt Landvogt von Milben (1742—1748).

Fischer, Zimmermanns Vetter, Sohn des Pfarrers in Borgen, war in preussischen Diensten gewesen (Br. 122). Sein Schicksal zeigt, wie streng der Kirchenrat und die Junst ihres Amtes walteten.

Frisching, Albrecht, Herr von Bremgarten, war 1757/58 Professor des Griechischen an der bernischen Akademie. 1782 wurde er Landvogt von Landschut bei Bätterkinden.

Göttinger Anz., 1754 (Br. 111): Die Rezension rührt von Galler selbst her und ist auch in Gallers Tagebuch (Heinzmann) I 116 abgedruckt.

Graffet F., Gallers Verleger in Lausanne.

Grimm, Hieronymus (1733—1794), Dichter, Nachahmer

Gallens. S. Wächtold, Geschichte d. d. Literatur in d. Schweiz, S. 513.

G a d b r e t t, Karl, 1745 des Großen Rats, 1758 Hofmeister von Königsfelden.

G a l l e r, Berchtold, seit 1754 im Predigtamt, erhielt 1757 die Pfarrei Milden (Moudon).

Henri, le Prince: Prinz Heinrich von Preußen (1726—1802), Bruder Friedrichs d. Großen.

H e r p o r t, Hans Anton (1702—1757), lange in fremden Diensten, seit 1743 wieder daheim. 1743 bis 1749 war er Landvogt von Morsee.

H i l d b u r g h a u s e n, Joseph Friedrich Wilhelm, Prinz von S., Führer der Reichsarmee in der Schlacht bei Roßbach.

H o f m a n n, Friedrich (1660—1742), berühmter Arzt, Professor in Halle.

H o u y n h a m s und J a h o o s: die vernünftigen Pferde und die tierischen Menschen in Swifts Gulliver.

J e n n e r (Br. 117): das Regiment des Obersten S. Jenner (1705—1779) stand 1758 mit der französischen Armee in Hannover.

Imprimerie (Br. 119): die von Vincenz Bernhard Tscharner 1758 in Bern errichtete Druckerei der „Typographischen Gesellschaft.“ S. G. Tobler: V. B. Tscharner, Neujahrsblatt, Bern 1895, S. 46.

Le Gentil, de la Galasière, Jean Bapt. (1725—1792), Astronom und Reisender.

S e u w e n h o e f, Ant. van (1632—1723), niederländischer Zoologe.

de Meluné, von Müllinen, Abr., 1727 Mitglied des Großen Rates in Bern, 1740—1746 Landvogt von Sumiswald. Außer ihm könnte in Betracht fallen Emanuel, der 1745 Mitglied des Großen Rates wurde.

de Moiry, Victor de Gingins, Herr von Moiry bei Romainmotier, 1758 Landvogt von Yverdon.

M o r l o t, Abrah. Friedrich, 1756 Landvogt zu Lengzburg, wurde 1757 wegen Unregelmäßigkeiten vom Großen Rate mit 77 gegen 72 Stimmen des Amtes und bürgerlichen Ehrensitzes verlustig erklärt. Gallens Schwieger-

John, Jenner, schrieb darüber an Iselin (Berner Taschenb. 1888, S. 249): «On a été fort occupé par la procedure contre M. le B. Morlot de Lenzbourg pour malversation et concussion, il vient d'être déposé de son Baillage et rayé de la liste des Membres du Conseil souverain. Par grace speciale on a accordé les revenus pour deux ans à sa famille qui ont été réglés à 22 m. L. payable par le Successeur qui y restra 8 ans. J'ai bien souhaité cette Prefecture à mon Beupere, mais le sort ne l'a pas favorisé.»

M u t a c h, Gabriel; der nämliche, der zwei Jahre vorher (Br. 99) als Mitglied der Münz = Kommission tätig war.

Ouvrage (Br. 117): Vom Nationalstolz, Zürich 1758. vergl. Z's. Leben, S. 254—274.

P a p i e r s (Br. 125): wahrscheinlich der Entwurf von Gallers Leben für Herrliberger.

R a m s p e t, Joh. Christoph (1722—1799), Dr. med., seit 1748 Professor der Mathematik, seit 1766 Gymnasiarcha in Basel.

R o c h e (Br. 121): Galler wurde 1758 zum Direktor der bernischen Salzwerke in Roche gewählt. Es war dies eine Stelle, die, ohne eine Landvogtei zu sein, doch nach Ansehen und Einkünften einer solchen gleichgeschätzt wurde.

R o d t (Br. 124): wahrscheinlich Samuel, gew. Offizier in niederländischen, dann in französischen Diensten(?).

Satires Gallers (Br. 121): besonders die Gedichte „Der Mann nach der Welt“ (1731) und „Die verdorbenen Sitten“ (1733).

S c h w a c h h e i m: Apotheker und Charlatan in Brugg, Besitzer des Bades Schinznach.

S e r b e l l o n i, Jean Bapt., kaiserlicher Feldmarschall unter Karl VI. und im siebenjährigen Kriege.

S i m l e r, Joh. Jak. (1716—1788), seit 1748 Zuchtherr (Inspektor) in Zürich. Er war Praeceptor in der Obern Schule und führte die Aufsicht über die Alumnen. Seine „Beiträge“ erschienen 1757/58.

Sinner, Friedrich (1713—1791), Benner, Deutschsäckelmeister, endlich Schultheiß. Wieland war bei ihm Hauslehrer. Vergl. von Müllinen: „Wieland in Bern“, Basel, 1899, S. 5.

Soubise, Charles de Rohan, Prince de S. (1715—1787), der bekannte französische Feldherr im siebenjährigen Kriege.

Steiger, Christoph, 1747—1759 Schultheiß von Bern.

Thormann, Alexander, 1735 des Großen Rates, 1746 Commissarius in England. Für die bedeutenden in England angelegten Kapitalien unterhielt der bernische Staat einen eigenen Kommissär in London, der Rechnung über diese Gelder zu führen hatte. Die Stelle galt so viel wie eine Landvogtei.

Triller, Daniel Wilh. (1695—1782), seit 1749 Prof. med. in Wittenberg. Er schrieb auch Fabeln und Gedichte.

Wagner, Michael, seit 1756 Landvogt von Castelen.

v. **Wattenwil**, David Salomon, der 1758 Schultheiß von Burgdorf wurde. Niclaus, Albrecht und Gottlieb konnten nicht aspirieren, weil sie noch nicht vier Jahre im Großen Rate waren.

Wieland (Br. 125 u. 127): Haller schrieb über Lady Johanna Gray (9. Sept. 1758): «Jeanne Gray a de très beaux sentimens et un stile noble, mais il manque la marche theatrale. C'est une histoire comme Shakespear en a donné.» — Zwischen W. und Z. war damals eine vorübergehende Verstimmung eingetreten.
